BnF Gallica

Annales des Missions étrangères de Paris

Source gallica.bnf.fr / Missions étrangères de Paris

{BnF Gallica

Missions étrangères de Paris. Auteur du texte. Annales des Missions étrangères de Paris. 1917-01.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

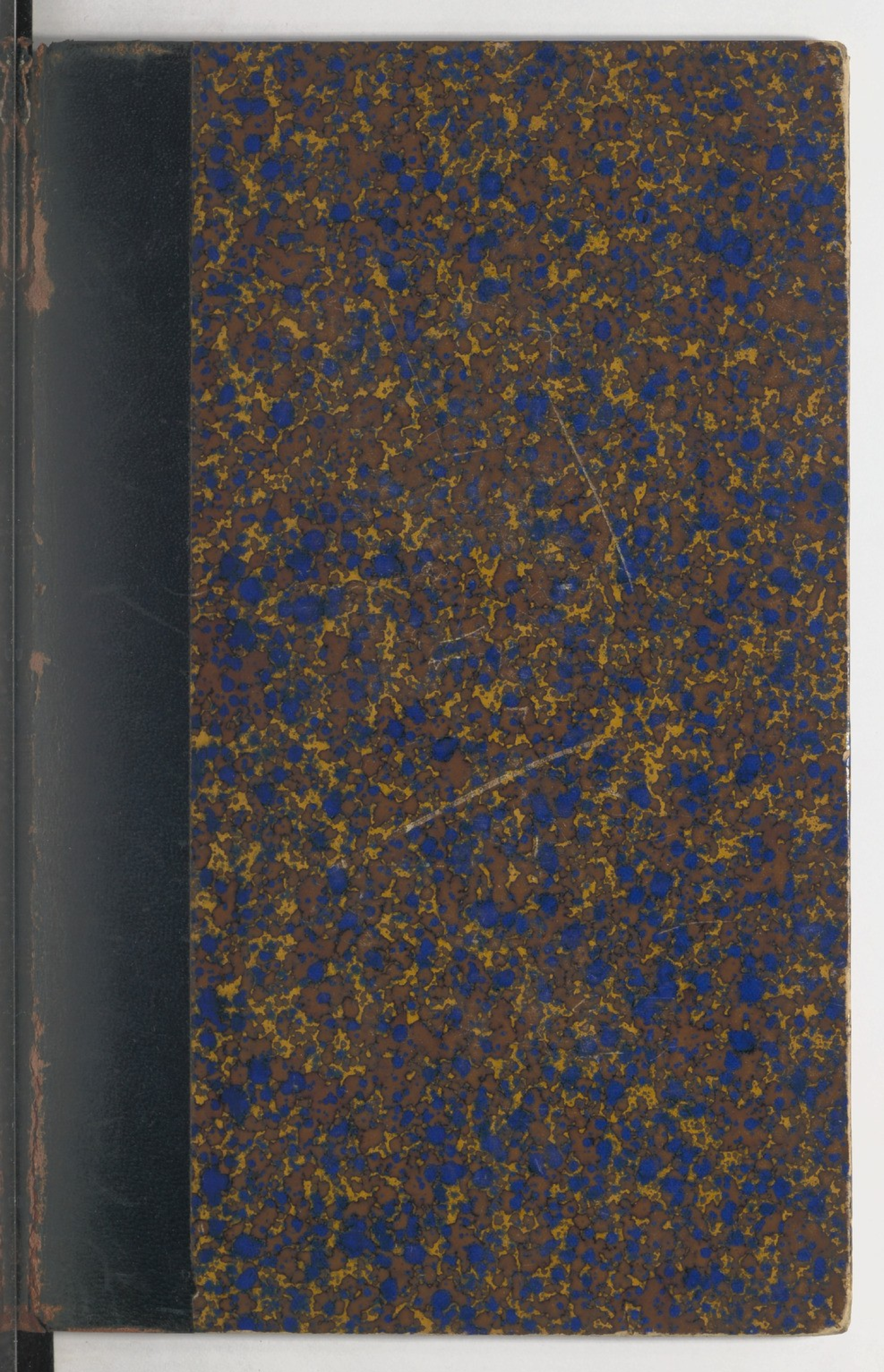
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

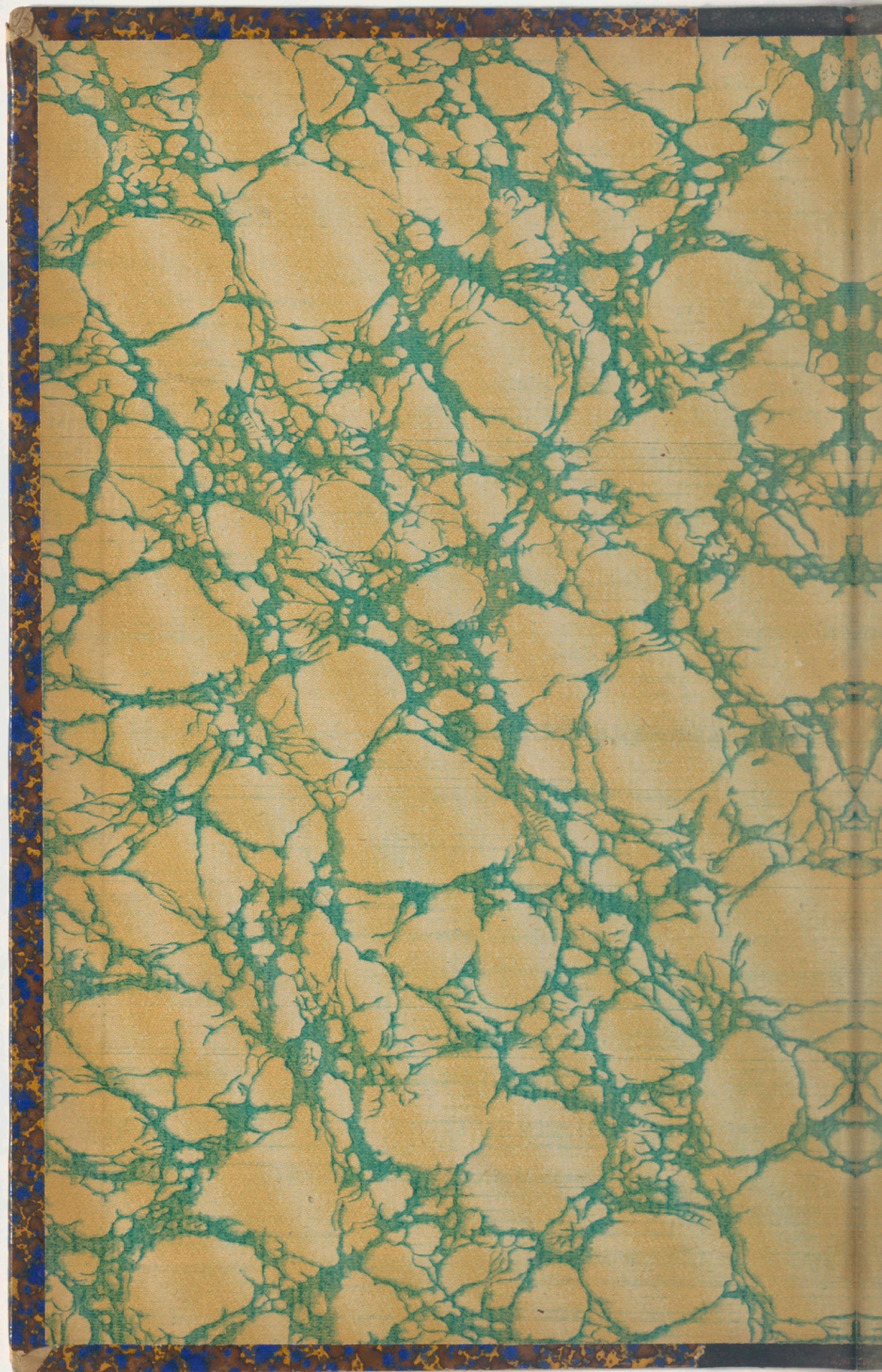
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

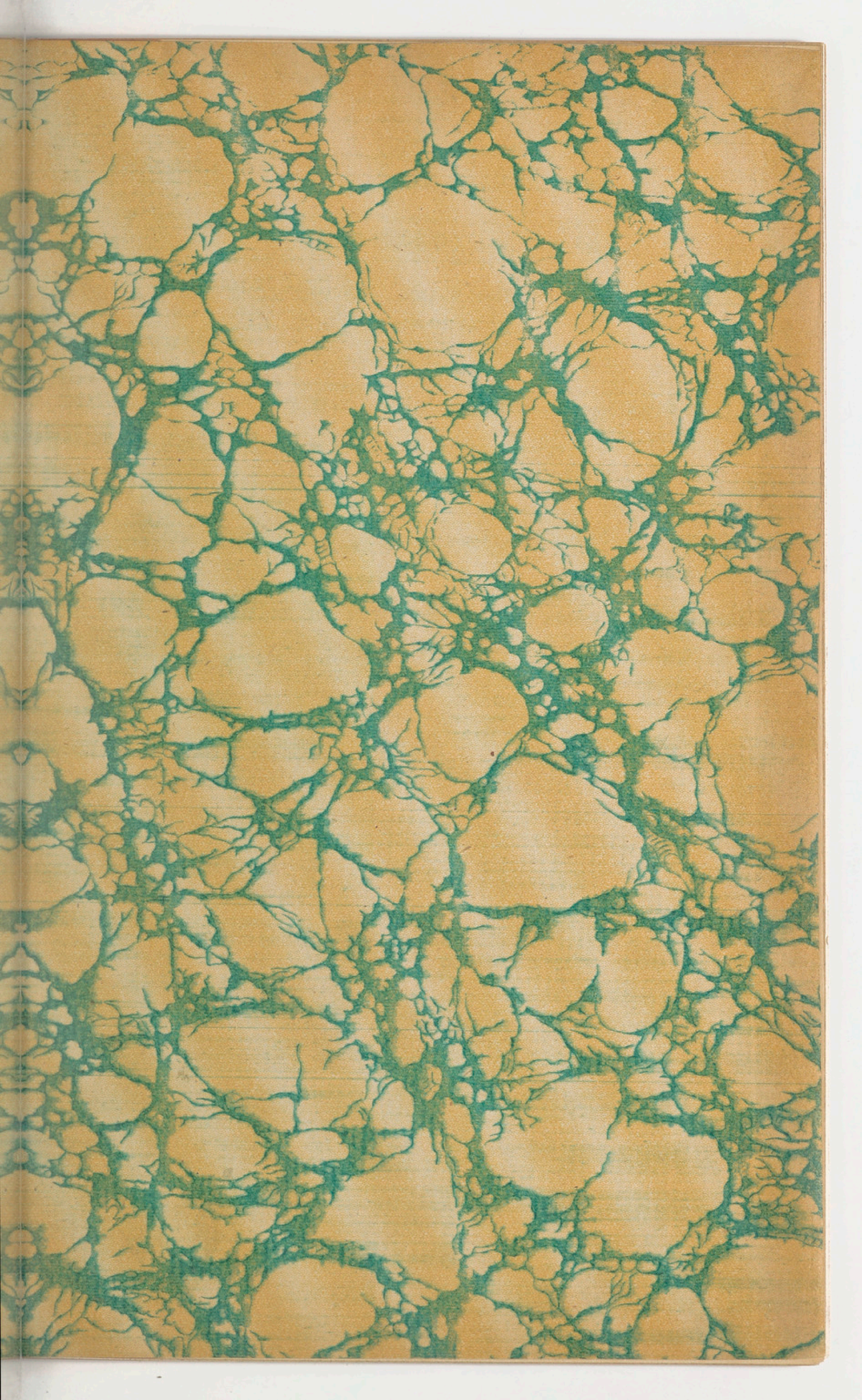
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.



Source gallica.bnf.fr / Missions étrangères de Paris

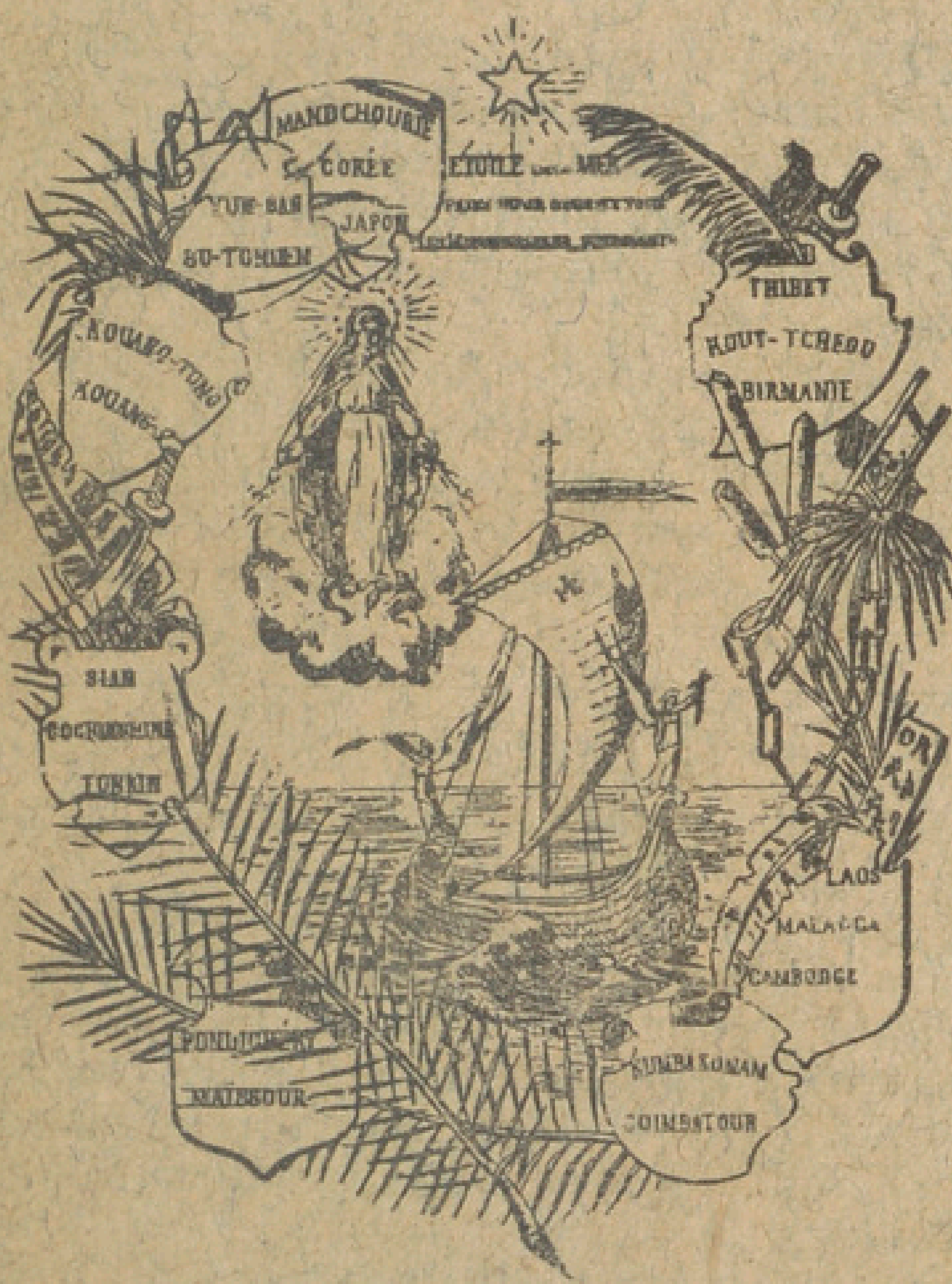




Missions Étrangères
M. Sy

XX^e ANNÉE
N° 113. — JANVIER-FÉVRIER 1917

ANNALES
DE LA SOCIÉTÉ DES
MISSIONS-ÉTRANGÈRES
ET DE
L'ŒUVRE DES PARTANTS



PARIS

AUX
BUREAUX DE L'ŒUVRE
26, Rue de Babylone, 26

SÉMINAIRE
DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES
128, Rue du Bac, 128

ABONNEMENTS ET COMMUNICATIONS

Les *Annales de la Société des Missions-Etrangères et de l'Œuvre des Partants* paraissent régulièrement tous les deux mois Deux exemplaires de chaque numéro sont envoyés à chaque Zélatrice de l'Œuvre des Partants. Les Zélatrices doivent faire passer ces numéros aux membres qui composent la dizaine.

Le prix annuel de l'*Abonnement* est pour la France : **3** francs ; pour l'étranger **4 fr.**

Prière d'adresser :

Les communications concernant l'Œuvre à M. le Directeur de l'Œuvre des Partants, rue du Bac 128, Paris VIIe.

Ou

A Madame la Présidente de l'Œuvre des Partants, rue de Babylone 26. Paris VIIe.

Les envois d'argent pour cotisations et abonnements par mandats ou timbres à Mademoiselle Anna Laroche, caissière-comptable de l'Œuvre des Partants, rue de Babylone 26, Paris VIIe.

ŒUVRE DES PARTANTS

EN FAVEUR DU SÉMINAIRE DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES DE PARIS

Erection. — L'Œuvre des Partants a été érigée canoniquement dans la Chapelle du Séminaire des Missions-Etrangères par ordonnance de Son Eminence le Cardinal Archevêque de Paris, en date du 6 janvier 1886.

But. — l'Œuvre a pour but de fournir le trousseau : objets du culte, linge de corps, et de payer le voyage des jeunes missionnaires qui partent chaque année pour les 31 missions de la Société.

Moyens. — 1° *La Prière*, en union avec la Très-Sainte et Immaculée Vierge Marie et les saintes femmes de l'Evangile, pour la conversion des infidèles ; 2° *la Souscription*, soit annuelle de 5 francs, soit perpétuelle de 120 francs ; *le Travail*, des Zélatrices et des Associées, qui confectionnent la plus grande partie du trousseau des Partants, en même temps qu'elles réparent et entretiennent la lingerie des élèves du Séminaire.

INDULGENCES

accordées aux Associées de l'Œuvre des Partants

Notre Saint-Père le Pape Léon XIII a daigné bénir cette pieuse Association et l'a enrichie des indulgences suivantes applicables aux vivants et aux morts :

1° *Une indulgence plénière*, pour les Zélatrices et les Associées, qui assisteront à la messe célébrée chaque mois à leurs intentions dans la chapelle du Séminaire des Missions-Etrangères, ou, si elles sont absentes de Paris ou empêchées, dans une autre église ou chapelle, si, s'étant confessées et ayant communié, elles prient aux intentions du Souverain Pontife ;

2° *Une indulgence plénière*, spéciale aux Zélatrices qui recueillent les offrandes d'au moins dix Associées, aux fêtes de l'Immaculée-Conception, de saint Joseph, de saint François Xavier et de sainte Thérèse, patrons de l'Œuvre, sous les mêmes conditions que ci-dessus ;

3° *Une indulgence partielle de 7 ans et 7 quarantaines*, une fois par semaine, aux Zélatrices et Associées qui travailleront au moins deux heures, un jour par semaine, à la confection du trousseau et du vestiaire des Séminaristes, et qui réciteront pour les païens les prières spécialement ordonnées ;

4° *Une indulgence partielle de 300 jours* aux Zélatrices et Associées qui réciteront, une fois le jour, l'invocation suivante : *Etoile de la mer, priez pour nous et pour les missionnaires navigants ;*

5° *Une indulgence plénière*, aux fêtes plus haut indiquées de l'Immaculée-Conception, de saint Joseph, de saint François Xavier et de sainte Thérèse, est accordée à ceux et à celles qui versent à l'Œuvre le montant d'une *cotisation perpétuelle*. Cette indulgence comme les précédentes est applicable aux défunts, et pour la gagner, sont requises la confession, la sainte communion et des prières aux intentions du Souverain Pontife.





LE P. GUIRAUD

Directeur au Séminaire des Missions-Étrangères

1914 — 1916

ANNALES

DE LA

Société des Missions-Etrangères

SOMMAIRE

CAUSERIES SUR L'APOSTOLAT AU TONKIN par le **P. J.-M. Martin.** — LA PRESSE CATHOLIQUE AU JAPON AVEC LA LISTE DES OUVRAGES PUBLIÉS PAR LES MISSIONNAIRES DES MISSIONS-ETRANGÈRES AU JAPON ET PAR LES PRÊTRES JAPONAIS.— LES SÉMINAIRES ET LE CLERGÉ INDIGÈNE DANS NOS MISSIONS (*fin*).— *Thibet* : ESPÉRANCES DE CONVERSIONS : Lettre de **M. Douënel.** — CONSÉCRATION ÉPISCOPALE DE Mgr ROUCHOUSE. — MORTS AU CHAMP D'HONNEUR. — DU FRONT : ORDRES DU JOUR. — DONS DE L'ŒUVRE APOSTOLIQUE.
Gravure. — LE P. GUIRAUD.

CAUSERIES SUR L'APOSTOLAT AU TONKIN

PAR LE P. J.-M. MARTIN

MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE.

Ces Causeries *nous ont été adressées à la fin du mois de juin 1914 et nous allions les publier dans les* Annales de la Société des Missions-Etrangères *lorsque la terrible guerre a éclaté ; nos* Annales *sont restées plusieurs mois sans paraître, puis elles ont repris leur marche bien modestement avec 16 pages au lieu de 56 ; aujourd'hui nous croyons devoir leur rendre leur ancienne forme au moins dans la mesure que les événements nous permettent et que nous croyons utile à notre Œuvre.*

Nous nous sommes fait une joie et une obligation d'ouvrir cette nouvelle série de nos Annales *par les pages si intéressantes et si instructives du P. J.-M. Martin, et nous prions ceux pour qui elles ont été écrites de nous pardonner notre retard, bien involontaire, ils le savent, et hélas ! si long.*

5 juin 1914.

BIEN CHER PÈRE,

Vous m'avez demandé le récit de ma tournée dans les séminaires ; je le fais très volontiers.

Le bon Dieu m'a béni ; son ange m'a conduit ; je suis de retour après plus d'un mois de voyage ; et, malgré la pluie, le froid, la neige, je reviens mieux portant qu'au départ ; je n'ai jamais été aussi peu fatigué depuis que je contractai la maladie qui m'a ramené en France.

Laissez-moi d'abord vous dire que je commençai ma tournée par un pèlerinage à Lourdes. Je passai une semaine près de la Bonne Mère, la priant de bénir l'humble missionnaire, et les séminaires qu'il allait visiter.

Dans le Gers.

De Lourdes, j'allai à Auch. J'y passai deux jours. Je pus causer tout à loisir avec les chers élèves du petit séminaire. M. le chanoine Dambielle, supérieur, m'en donna toute facilité, m'en pria même ; et, dans trois entretiens, je racontai à mon jeune, pieux et intéressant auditoire, bien des histoires sur le Tonkin et le Laos.

Le directeur de la maison, M. l'abbé Lauzero, est un fervent de la Propagation de la Foi ; il a des amis en Chine ; leur portrait, reproduit en grand, est suspendu dans sa chambre.

Plus tard, je reçus deux cartes postales portant la photographie des élèves signée de tous ; ils insistaient pour que je retourne les voir, et Monsieur le Supérieur joignait ses instances aux leurs. Mais bientôt la mer nous séparera ; nous serons néanmoins unis, et constamment, par le souvenir et la prière.

Dans l'Aveyron.

Du Gers, je me rendis dans le beau et noble pays du Rouergue. Quel diocèse que Rodez ! Un évêque et un clergé admirables : 1130 prêtres en activité de service ; un peuple à l'âme profondément chrétienne ; des hommes énergiques, dévoués... ; aussi, les Rouergats sont sur toutes les plages du monde, étendant le règne de Dieu, hâtant la civilisation chrétienne. Ne comptons-nous pas, dans notre Société, une centaine de confrères Aveyronnais ; cette forte proportion tend à croître encore.

Je m'arrêtai au grand séminaire de Rodez, aux petits séminaires de Graves et d'Espalion.

Au grand séminaire, j'admirai le vaste et magnifique bâtiment, nouvellement construit et loué à Monseigneur pour abriter ses séminaristes ; il est vraiment digne d'un tel diocèse.

Je fus accueilli par Messieurs les Directeurs, avec la charité la plus fraternelle.

A Graves, à Espalion, c'est la famille. Messieurs les Supérieurs et Professeurs ont des frères, cousins, amis, condisciples, anciens élèves dans les Missions. Ils gardent constamment notre souvenir. Avec eux, j'étais comme avec mes confrères ; avec les élèves, comme avec mes enfants.

Monsieur le Supérieur d'Espalion avait répondu à ma lettre annonçant ma prochaine venue : « ... Les Pères de la rue du Bac ne sont pas des étrangers au séminaire d'Espalion ; ils y sont chez eux. »

Le séminaire de Graves, situé sur une petite hauteur qui domine

Villefranche, dans un site ravissant, occupe un vieux château dont j'admirai les grosses tours rondes, les salles voûtées, les immenses cheminées.

A Espalion, un enfant de 11 ans, à l'allure simple et dégagée, vint me voir dans ma chambre, et me dit : « Mon Père, vous nous avez parlé du clergé indigène ; je n'ai pas bien saisi ; voudriez-vous me donner des explications ? » Et je les lui donnai.

Le neveu du P. Benoît, notre regretté confrère de Cochinchine occidentale, me servit la messe deux fois.

Dans les séminaires de l'Aveyron, j'étais heureux de rappeler le souvenir de S. E. le cardinal Bourret que j'avais eu le bonheur de voir autrefois à Paris, et de citer quelques-unes de ses paroles si apostoliques que je n'ai point oubliées : « Plus mes enfants partiront nombreux prêcher l'Evangile dans les missions, plus Dieu bénira mon diocèse, leurs familles, et accroîtra le nombre des vocations sacerdotales. Mes enfants sont comme le roc ; il leur faut les climats rudes, les épreuves, la persécution et le martyre... »

Je parlai du P. Séguret, le martyr de notre Laos tonkinois, que j'avais connu aspirant, et dont j'ai été un peu le successeur plus tard en mission. Je parlai de mes amis morts au poste : MM. Metge, directeur au Collège général et à notre séminaire de l'Immaculée-Conception ; Couderc, missionnaire en Corée ; Bessière, le provicaire si regretté du Haut-Tonkin. Je parlai des vivants : de Mgr Ramond dont j'ai l'honneur d'avoir été le vicaire en 1885-1887 ; il fut un grand convertisseur d'âmes à Nam-xang (Tonkin occidental) ; aujourd'hui il est vicaire apostolique du Haut-Tonkin.

Dans la Lozère.

De l'Aveyron, je passai dans la Lozère. Là, vif étonnement ! je ne pense pas qu'il existe en France un diocèse plus religieux que celui de Mende. Partout, dans les villes, les bourgs, les villages, dans les compartiments des chemins de fer, on respire la foi chrétienne, une atmosphère de piété, de respect du prêtre ; nulle part ailleurs, je n'ai constaté cela à un tel degré. On dirait une vaste famille ; tous se connaissent, prient et adorent ensemble. L'erreur moderne et l'impiété du jour n'ont encore que très peu atteint cette population.

J'eus l'honneur de présenter mes hommages à l'évêque de Mende, Mgr Gély. Quel évêque catholique, apostolique ! Avez-vous lu sa lettre pastorale du dernier carême ?

« ... De tout temps, dit-il, le diocèse de Mende s'est fait remarquer par l'abondance de ses vocations sacerdotales et religieuses. Aussi, sommes-nous autorisé, par un privilège spécial, à ordonner nos sujets *ad titulum Ecclesiæ universalis*. Ce privilège est pleinement justifié par le nombre et la qualité de nos prêtres qui vont

porter au dehors les ardeurs de leur zèle, dans tous les champs de l'apostolat...

« La Providence ne semble-t-elle pas indiquer qu'elle a choisi notre religieux diocèse pour en faire comme un centre de recrutement destiné à combler les vides qui se font ailleurs ?

« ... Notre pays a été défendu par sa ceinture de montagnes, surtout par sa foi et ses mœurs patriarcales, contre le mal des grandes cités et des grandes agglomérations...

« Les montagnes ne sont-elles pas les grands réservoirs des plaines ? Le Gévaudan a été surnommé le pays des sources...

« L'émigration est une loi des races fortes, et à ce titre une nécessité pour nous.... Pourquoi une élite toujours plus nombreuse n'émigrerait-elle pas dans le sacerdoce pour aller porter au dehors des trésors de dévouement et de foi ?..

« ... Les vocations surgissent de plus en plus nombreuses de notre sol lozérien ; et des ressources plus abondantes nous permettraient de multiplier encore les recrues et d'assurer l'avenir.... Nous remercions les familles qui dirigent leurs enfants vers le sacerdoce, et celles qui veulent bien nous aider par leurs généreuses offrandes à peupler le sanctuaire.

« Vous regardez par delà les océans, et vous vous préoccupez de la conversion des infidèles ; si vous voulez y travailler efficacement, votre première occupation devra être de leur donner des prêtres, des missionnaires.... »

Et s'adressant à ses prêtres, Sa Grandeur leur dit : « ... Vous nous avez puissamment aidé à peupler nos séminaires. Il y a eu parmi vous des dévouements admirables... ; que leur exemple soit pour tous un stimulant, et que chacun se fasse un devoir d'apporter sa gerbe à cette riche moisson de vocations sacerdotales qui mûrit sur le sol de la catholique Lozère. Il y a dans les bons prêtres, a dit un prince de l'Eglise, une sorte de fécondité, ils se reproduisent eux-mêmes dans les vocations qu'ils font naître... »

Voilà, certes, un langage digne de ces grands évêques, convertisseurs de peuples, qui ont illustré l'Eglise des premiers siècles.

Monseigneur me dit : « J'ai, dans mes séminaires et dans quelques presbytères, environ 600 élèves ecclésiastiques ; ils apprennent depuis *Rosa* jusqu'à *Dominus vobiscum* ;.... parlez, cher Père, parlez à mes enfants, allumez en eux le feu sacré... » Et Monseigneur, se trouvant au petit séminaire de Mende après un entretien que je venais de clore avec les élèves, leur demanda :

« Qui veut se dévouer aux Missions ? levez la main. »

De nombreuses mains se levèrent.

« Mais, reprit Monseigneur, il faudra quitter père, mère, patrie... »

Et les mains se levèrent toujours ; et Sa Grandeur me parut fière, heureuse du geste de ses petits enfants ; et moi, j'étais dans une grande admiration.

Je passai trois jours au grand séminaire, où M. le chanoine Nègre succède comme supérieur à Monseigneur l'Archevêque de Tours, son cousin germain, et à Mgr de Ligonnès, de Rodez. Je fus accueilli par lui et par Messieurs les Directeurs, avec une amabilité charmante.

J'étais bien à l'aise dans mon entretien aux séminaristes, qui m'édifièrent beaucoup par leur bonne simplicité et leur pieuse allure.

Quand j'annonçai mon départ, Monsieur le Supérieur m'invita à rester encore quelques jours avec eux ; si mon temps n'eût été compté, j'aurais accepté cette invitation avec joie et empressement ; on est si bien à Mende.

Au petit séminaire de la ville, je fis connaissance avec M. Vitrolles, le Supérieur, ami intime d'enfance et de toujours de notre bien-aimé et distingué confrère, M. Ligneul, de notre maison de Nazareth à Hong-kong. Les deux amis ne s'oublient pas ; ils s'écrivent fidèlement ; et deux portraits de M. Ligneul, l'un rappelant sa jeunesse, l'autre le représentant vénérable vieillard, sont pieusement conservés par M. Vitrolles, qui me dit : « Ah ! si le P. Ligneul revenait en France, comme j'irais à sa rencontre à Marseille ! ! »

J'ai visité aussi les petits séminaires de Marvejols et de Langogne. J'étais heureux au milieu de tous ces enfants de la montagne, à l'œil vif, à la physionomie ouverte ; comme ils m'écoutaient avidement ! Plus d'un, sans doute, sera un jour missionnaire. M. l'abbé Runel, supérieur de Marvejols, eut la bonté de m'accompagner et me faire voir la ville, curieuse avec ses maisons d'autrefois, ses vieux murs et leurs portes ornées d'antiques sculptures et inscriptions.

C'est avec une joie intime que je reçus la visite d'un vieillard au port noble et vénérable, M. Gaillard, père de notre confrère du Haut-Tonkin.

De Mende à Langogne, quel pays ! quel pittoresque !

A Langogne, je fus reçu comme un bon moine errant, venu d'Outre-Mer, par l'excellent M. Rosière ; et, après un peu de repos, je parlai durant une heure et demie à ses chers enfants.

Cet établissement a la gloire de compter, parmi ses anciens élèves, S. E. le cardinal Bourret.

Dans la Haute-Loire.

Le 23 mai, j'étais au Puy, et j'allais vénérer Notre-Dame de France. Je pensai à nos nombreux confrères du Velay, et récitai une prière pour eux.

A 5 h. du soir, j'entrai au petit séminaire d'Yssingeaux ; j'y restai deux jours. Près de 200 élèves ! c'est superbe.

Autrefois, il était à Monistrol ; mais le gouvernement s'est emparé de la maison, et le troupeau, errant pendant quelques années, est

venu, sous la houlette du bon Supérieur, M. Cottier, demander l'hospitalité à la chrétienne ville d'Yssingeaux ; sur ces hauteurs, l'air est plus pur, les sentiments aussi, et le cœur est plus droit.

Le 24, c'était la fête de Jeanne d'Arc. Sur l'invitation de M. le Supérieur, je dis la messe de communauté ; communion générale ; j'adressai une allocution aux élèves. Je m'appliquai à leur montrer en Jeanne d'Arc notre modèle : modèle de pureté, de simplicité, de sacrifice. Jeanne fut un grand missionnaire : à l'appel de Dieu, elle quitta sa famille, ses compagnes, son troupeau... ; par la parole et l'exemple, elle prêcha aux princes, à l'armée ; elle combattit avec vaillance et constance ; elle sauva la patrie française. Par cette libération, elle sauva un grand peuple du danger de l'hérésie qui, un siècle plus tard, allait envahir et enténébrer l'Angleterre ; par là, Jeanne conserva à l'Eglise son bras droit, sa fille aînée.

Je quittai Yssingeaux, non sans émotion ; dans cette maison, l'on jouit d'une affection si entière, d'un dévouement si touchant, et il est si agréable de voir l'union, la joie douce et simple qui y règnent !

Dans l'Ardèche.

Je descends sur Annonay. — Je reste deux jours dans cette jolie et pittoresque ville, et visite le collège ; il compte 200 élèves. Perché sur une riante colline qui domine la ville, il offre aux regards un panorama superbe sur la riche et fertile plaine qui s'étend aux pieds d'Annonay, puis sur les collines du Vivarais, enfin là-bas, là-bas, vers l'est, sur les cimes neigeuses des Alpes grandioses, dans les plis desquelles se cache ma petite patrie ; je la salue, de loin, avec amour.

M. l'abbé Julian, supérieur, me conduit dans une grande salle où sont réunis maîtres et élèves. Je parle durant une heure devant cet auditoire sympathique et attentif.

Le 27 mai, je dis adieu à Annonay, gagnai la vallée du Rhône, et pris la route de Sorèze, où j'arrivai à 9 h. 1/2 du matin.

Dans le Tarn.

Sorèze ! Depuis mon jeune âge, ce nom que j'avais lu dans l'histoire du P. Lacordaire avait frappé mon imagination, et semblait envelopper un site plein de fraîcheur, un ermitage avec de savants moines. Aussi, combien j'étais heureux de l'occasion qui m'amenait dans cette illustre école !

Je ne vous décrirai pas ce que j'ai vu à Sorèze : le parc immense et ombreux ; les cours de récréation ; les champs d'équitation ; le vieux couvent bénédictin devenu, avec les fils de saint Dominique, un des plus beaux collèges de France ; ses magnifiques salles ornées de tableaux et d'armoiries ; les dortoirs à petites chambrettes dont

les portes s'ouvrent et se ferment mécaniquement du dehors, toutes à la fois; le musée, la bibliothèque, la salle d'armes, l'étang de natation, les écuries; ce serait long et incomplet. Ce qui m'a le plus intéressé et touché, c'est la visite des appartements où le P. Lacordaire passa ses dernières années, sa cellule modeste, le petit lit étroit où il rendit le dernier soupir. Je m'agenouillai sur sa tombe, dans le chœur de la chapelle, au pied de l'autel; le lendemain matin, j'eus la consolation de célébrer la sainte messe à cet autel.

M. l'abbé Nodin, directeur de l'école, prêtre fort distingué, voulut bien me ménager une demi-heure pour me permettre de parler aux élèves; ma petite conférence roula sur l'Extrême-Orient, les Missions, enfin, sur le culte de Marie au Tonkin.

L'école compte 200 élèves avec 40 professeurs dont un certain nombre sont laïques. Un aumônier est spécialement affecté à la maison; le titulaire actuel est M. l'abbé Mathieu, qui m'édifia par sa piété, sa douceur et sa bonté; c'est lui qui me fit visiter l'établissement, et me donna les nombreuses explications et les renseignements que cette visite provoqua.

Le soir du 30 mai, j'étais à Valence d'Albigeois. Là, je vis le plus beau des petits séminaires : vaste bâtiment bien aéré, à larges et longs corridors. La situation est merveilleuse, au centre d'un plateau très étendu, et légèrement mamelonné; la vue se perd à l'horizon. On entre par un large portail en fer, qu'un parterre de fleurs et de verdure sépare de la maison. J'y passai deux jours. M. le Supérieur, l'abbé Soulot, un ami dévoué et ancien des Missions-Etrangères, me témoigna mille bontés dont je reste confus; il m'invita à parler deux fois à la communauté, qui compte 170 élèves. J'aimais à les considérer pendant mon entretien, à la chapelle, en récréation : bonnes et franches figures !

Le 1er juin, à 10 h. 1/2 du matin, je me présentai au petit séminaire de Saint-Sulpice du Tarn qui autrefois était à Lavaur; la persécution religieuse l'a forcé de se réfugier dans cette maison qui était auparavant occupée par des Frères; aujourd'hui, elle appartient à de bons catholiques qui l'ont louée à M. l'abbé Roch, l'aimable Supérieur. Mais, c'est étroit, insuffisant pour les 150 élèves; et bien d'autres entreraient si le local le permettait.

Le bon Dieu, j'en ai la confiance, permettra que l'excellent Supérieur puisse un jour exécuter son projet de construire un vaste séminaire.

Le 2 juin, je dis la messe de communauté, je parlai aux élèves; mon voyage était terminé. Dieu soit béni ! bénie soit la bonne Mère qui n'a pas permis à la maladie de venir l'interrompre et qui m'a partout fait obtenir le plus bienveillant, le plus aimable accueil.

Pendant mon voyage, on m'a souvent exprimé le regret que mes conférences, soyons moins solennels et plus exacts, que mes causeries ne fussent pas imprimées, tout au moins lithographiées, afin

que le souvenir en disparût moins vite. Vous m'aidez à supprimer ce regret en m'offrant l'hospitalité dans les *Annales de la Société des Missions-Etrangères*. Vous m'avez écrit : « Résumez tout ce que vous avez dit sur les missions, nos *Annales* le publieront, nous l'enverrons à vos amis, à ceux qui vous ont si bien accueillis. Ils croiront vous entendre encore... » Je vous remercie de tout cœur et je vous obéis.

Langue annamite.

La langue annamite, de la même famille que la langue chinoise, est monosyllabique et chantante.

Un jour, je soutenais devant un ami que notre père Adam avait parlé annamite. Comme il se récriait très sérieusement, je lui dis : « Voyons, cher : suppose-toi être le premier homme ! te voilà dans le paradis terrestre, à l'ombre d'un gigantesque banian. Dieu t'apparaît, suivi d'innombrables animaux ; il t'invite à leur donner un nom distinctif, à chacun selon son espèce, et il te présente d'abord un mignon quadrupède aux poils soyeux, l'air câlin, la queue longue et caressante, celui qui prend les rats, tu devines ? eh bien ! comment le nommeras-tu ? »

Mon ami réfléchit, et balbutia : « Mi... mi..a ou, miao, méo... D'accord ! m'écriai-je, en annamite on dit : *mèo !* »

— « Voyons ! et ce gros animal de labour (que les Français appellent *bœuf*), comment le nommeras-tu ? »

— « ... bum, bao bo. — De mieux en mieux, les Annamites disent *bo !* (*o* très ouvert) ».

Et bien d'autres mots suivirent ceux-là.

Mon ami parut ébranlé, resta pensif, et moi-même, peu s'en fallut que je ne devinsse convaincu.

Les mots annamites ont plusieurs tons, jusqu'à six. Chaque mot a une signification diverse selon le ton ; il peut, avec le même ton, avoir plusieurs sens qui se devinent par le contexte. Ainsi :

recto tono	: *bao*	— quand ? sac...
ton aigu	: *bao*	— annoncer ; nouvelle.
ton descendant	: *bao*	— raboter.
ton grave	: *bao*	— audacieux.
ton interrogeant	: *bao*	— avertir.
ton tombant	: *bao*	— typhon, tempête.

Cette langue a son charme. Telle qu'elle est parlée au Tonkin, elle me paraît agréable, et plus chantante que les autres langues ou dialectes de même famille.

Les missionnaires, généralement, l'apprennent assez vite ; j'en ai vu qui, après deux mois, se faisaient bien comprendre et pouvaient prêcher. Quand on a saisi la prononciation des diphtongues et

l'accentuation, le reste n'est plus qu'affaire de mémoire. Les premiers temps, on se trompe facilement de signe ; on dira co (recto tono) qui signifie mademoiselle, pour co (ton aigu) qui signifie trisaïeul. Mais peu à peu, l'habitude est victorieuse ; on prend goût à cette étude, et le ton voulu vient de lui-même avec le mot.

Climat.

Il fait bien chaud, surtout dans la plaine, de mi-avril à fin septembre.

Le thermomètre, dans la chambre, monte jusqu'à + 38°, parfois à + 40°, et descend rarement au-dessous de + 25°. Que de fois, au sortir d'une nuit étouffante, à 5 heures du matin, il marque encore + 30°, sinon plus ! Je viens de recevoir une lettre datée du 19 mai ; elle me dit que le thermomètre marquait ce jour + 37° dans la chambre, et dans une maison des mieux exposées à la brise de mer, et que le matin, à 5 heures, il n'avait pas descendu au-dessous de + 32° ! !

Certains soirs, nous voyons un ciel couvert, gris, noir ; le temps est lourd, de plomb ; on ouvre la bouche pour aspirer un peu d'air ; des éclairs continus, terribles, rayent l'horizon, et présagent un grand orage ; nous l'appelons, il avance, il semble tout près, il va éclater, et... il se disloque ; point de pluie, pas même une légère brise. Ces moments sont un peu pénibles.

D'octobre en avril, nous jouissons, au contraire, d'une douce température, qui rappelle le printemps de France ; on revit ; c'est la saison des randonnées et du gros travail. J'ai vu le thermomètre descendre à + 4° ; mais ce fut une fois ; il descend habituellement, chaque année, à + 7° ou 8°, et dépasse assez rarement + 20°, vers midi. Cependant, en octobre, nous avons encore de fortes chaleurs, mais supportables. Un jour de Noël, je vis + 25° dans ma chambre.

Somme toute, le Delta tonkinois n'est pas insalubre ; on peut y vivre, devenir vieux, moyennant une vie réglée, et les précautions hygiéniques nécessaires.

Je parlerai différemment de la région Muong ; là, vraiment, règne en souveraine la fièvre des bois, le paludisme. On sent l'odeur des miasmes, des feuilles et des branches pourries, de la végétation sauvage et folle qui arrête l'air pur et les rayons du soleil.

Il y fait un peu moins chaud que dans la plaine ; à Phong-y, en été, le thermomètre marque ordinairement trois degrés de moins. Cependant, au fond des étroites vallées, on voit aussi + 40° ; mais, les nuits sont toujours assez fraîches, d'une fraîcheur même dangereuse. Sur un haut plateau, dans un de mes voyages, je vis, le 19 mars, mon thermomètre marquer + 3°. Sûrement, dehors, il aurait marqué 0 ; car je voyais une couche assez épaisse de givre couvrir le sol et les feuilles des arbres.

J'ai vu des missionnaires vivre de 20 à 40 ans au Tonkin, sans éprouver une sérieuse maladie. Mais, dans la région sauvage, dès les premiers mois, sinon les premiers jours, chacun paie infailliblement le droit d'entrée à l'implacable fièvre ; les accès reviennent fréquemment ou de loin en loin, selon le coin habité, le tempérament, ou l'hygiène de chacun.

Quand le missionnaire descend dans la plaine, on le distingue des autres à son visage pâle et jaune. Je fais une exception pour le Père A..., jeune, pieux et zélé missionnaire qui lutte là-bas depuis sept ou huit ans ; à peine eut-il deux ou trois accès ? cependant, il travaille sans relâche, court par monts et par vaux sans repos, vit comme le sauvage, de riz gluant, d'herbes et de tubercules des bois trempés dans un piment de feu ; à la dernière retraite, il pesait 98 kilogs, ce qui n'alourdit point ses mouvements ; l'an prochain s'il atteint les 100, il devra payer... un dîner à ses confrères.

Le soleil du Tonkin est meurtrier, aussi ne sortons-nous jamais, même par un ciel nuageux, sans être couvert d'un bon casque, épais, large, qui protège la nuque contre ses rayons et leur réverbération. Il suffirait d'une imprudence de deux ou trois minutes pour gagner une insolation mortelle. Et cependant, nous l'aimons, ce soleil resplendissant ! Interrogez ceux qui ont vécu longtemps sous l'équateur et les tropiques ; revenus en Europe, ils songent mélancoliquement au ciel qu'ils ont quitté, trouvent que le soleil d'Europe est triste et pâle, que les nuits y sont froides et sombres. Ah ! les nuits de l'Extrême-Orient ! Ce ciel immense, infini, qu'on ne se lasse pas de contempler ! Ces étoiles si brillantes qu'on voit scintiller, qu'on dirait se rapprocher de nous ! La voie lactée, mystérieuse, qui paraît comme un blanc manteau au-dessus des astres ! Et ces myriades d'insectes divers, infatigables, qui chantent toute la nuit et font entendre un concert non sans charme en l'honneur du Créateur ! Dans la forêt, c'est le tigre dont le cri fait tressaillir, c'est le cerf qui brame et émeut, c'est l'oiseau de nuit dont la voix est gémissante et monotone !

La nourriture.

Que mangez-vous là-bas ? me demande-t-on souvent.

Ceux qui habitent les villes peuvent vivre à l'européenne, si leurs moyens le permettent ; ils ont à leur portée, boulangerie, boucherie, épicerie, marché où l'on trouve tout ce dont on a besoin.

Mais, généralement, nous, missionnaires, dénués de ressources, ou éloignés des centres, nous vivons plus ou moins comme les indigènes. Le riz est la base de notre nourriture ; il remplace le pain qui n'est point indispensable, puisque les deux tiers de l'humanité en sont privés ; je crois même que, dans les pays chauds, le riz est préférable au pain ; il est plus sain, plus léger ; pour ma part, je le pré-

fère nettement ; cependant, j'aimerais les deux : un peu de pain au dessert.

Voici la manière de préparer le riz : après l'avoir bien lavé à l'eau froide, on le verse, en quantité voulue, dans la marmite ; on y ajoute de l'eau, d'un ou deux travers de doigt au-dessus du riz, et l'on fait cuire à feu continu environ 20 minutes ; une fois ou deux, on agite au moyen d'une longue cuiller en bois. Enfin on répand au dehors l'eau devenue blanche et que le riz n'a point absorbée. Cette eau est excellente contre la dysenterie, les maladies d'entrailles, pour remplacer le lait absent.

Enfin, le repas est prêt : chaque convive prend une écuellée de ce bon riz encore tout fumant ; à l'aide de deux bâtonnets, il saisit un morceau de viande, ou de poisson, ou un peu de légumes qu'il trempe dans la saumure appelée *mâm*, et le porte à sa bouche ; aussitôt, il approche l'écuelle de riz de ses lèvres, et toujours avec les bâtonnets, il en introduit un peu, et mange. Quelquefois, se servant d'une cuiller de porcelaine, il puise un peu de sauce qu'il mélange au riz. — Apportez-moi deux crayons d'égale longueur ; je vous montrerai la manière de se servir des bâtonnets. Bien !..... voyez, mes enfants, voyez : ce n'est pas difficile ; on les tient tous deux entre le pouce et l'index, et ils se placent le long de l'index et du majeur, le pouce servant d'appui supérieur et l'index de levier. Admirez si ce n'est pas plus simple, plus naturel que vos fourchettes. En deux jours d'exercice, vous serez aussi habiles que moi.....

Comme viande, les Annamites usent surtout du porc. Le buffle et le porc sont leurs deux animaux nationaux. Le premier sert au labour ; il est défendu de l'abattre sans l'autorisation du mandarin, et cette autorisation se paie une ligature et un bon morceau de l'animal. La chair est coriace, mais a bon goût.

Il y a le bœuf : en dehors des centres européens, il jouit du même privilège que le buffle. La viande de chien est estimée. Quand j'étais jeune missionnaire, je ne voulais pas en manger. Certain jour de fête, on me servit un plat de viande que je trouvai succulente, et je félicitai mon cuisinier : « Tu vois... ; quand tu veux, tu fais bien... — C'est bon ? Père. — Mais oui donc ; regarde comme je mange ! » et lui souriait de plaisir et de.... malignité. A la fin du repas, comme je faisais les cent pas sous la véranda, il me dit : «... Père, ce que vous avez trouvé si bon, c'était de la viande de chien ! — ... ? ?... — Oui ; le prêtre indigène nous a donné un chien, celui qui n'aboyait pas, et toute la maison en a mangé aujourd'hui. » Ah !... j'eus des nausées violentes toute la soirée ! que ne s'est-il tu ! et tout eût été pour le mieux. Ce que c'est que l'imagination !

La poule, le canard sont très communs, mais plus petits que leurs congénères d'Occident ; il en est de même des œufs.

Nous avons la venaison. Je n'en finirais pas si je vous disais tout, si je vous parlais des oies, des canards sauvages qu'on chasse dans la

plaine ; des cerfs, daims, sangliers, paons, etc., etc., qu'on chasse dans la forêt. Tout cela est très bon ; il ne manque souvent qu'un habile cuisinier. Apprenez l'art culinaire ; et si, un jour, vous venez me rejoindre, apportez un bon fusil de chasse.

Le singe est délicieux, surtout en civet. Un jour j'en abattis un : ses derniers moments, son regard suppliant, ses gémissements, ses gestes d'enfant qui souffre, m'impressionnèrent tellement que depuis ce jour, je n'ai pu me résoudre à manger de la chair de singe. Le poisson est fort commun et à bas prix dans le Delta, rare et cher dans la montagne où l'on importe le poisson sec.

Mais les indigènes pauvres, qui sont la grande majorité, s'offrent bien rarement un plat de viande ou de poisson ; ils se contentent, pour manger avec le riz, de certains légumes, de certaines herbes du pays, qu'ils font bouillir et assaisonnent de sel ou de saumure. Je nommerai le *rau muông*, un de leurs meilleurs légumes, qui rampe sur la surface des étangs, comme le lierre grimpe le long des murs, et auquel, du reste, il ressemble par la forme ; je citerai encore l'amaranthe, bonne et saine ; la laitue, la moutarde.

On voit aussi des citrouilles, coloquintes, pois, haricots divers ; plusieurs espèces de tubercules, patates plus ou moins indigestes ; l'oignon, le poireau, l'ail, bien plus petits que ceux de France ; une petite aubergine qu'on fait mijoter dans le sel, etc., etc... Je ne ferai qu'énumérer les fruits les plus communs : banane, orange, mandarine, pomme cannelle, ananas, papaya, litchi, coco, goyave, etc. ; le meilleur ne vaut pas un raisin, une pêche ou une poire de France. La canne à sucre est bonne à sucer.

Pendant la douce saison, d'octobre à avril, presque tous les légumes de France poussent au Tonkin ; mais, chaque année, il faut renouveler ses graines en France.

La communauté, les séminaires peuvent avoir de plantureux jardins ; quant aux missionnaires en district, le plus souvent en tournée de mission, c'est plus difficile ; à Phong-y d'où je m'absente peu, depuis que je suis malade, vous pourrez voir, dans mon jardin, de belles plate-bandes avec choux, carottes, salades, haricots, épinards, oseille, tomates, céleri, asperges, etc. Au mois de mai, tout cela périt, excepté l'asperge. Cependant, près des grandes villes, à force de soins et de précautions minutieuses, des jardiniers ont réussi à obtenir ou à entretenir quelques-uns de ces légumes, même en été. Les arbres fruitiers de France ne s'acclimatent pas au Tonkin ; pourtant nous avons un pêcher sauvage qui, greffé, donne des fruits assez bons.

A côté de mon jardin de légumes européens, vous verrez celui des légumes indigènes, dont la plupart bravent l'été ; quelques-uns même ont besoin des grandes chaleurs.

Enfin, vous trouverez dans mon jardin, comme arbres, l'oranger, le mandarinier, le cocotier, le litchi, le carambolier, etc., et toute

une haie de bananiers dont les feuilles mesurent de 4 à 5 mètres de hauteur et 1 mètre de largeur au milieu.

Autour des maisons et du réservoir d'eau de pluie, j'ai de superbes aréquiers qui s'élancent jusqu'à 20 mètres de hauteur. Le fruit, qu'on appelle l'arec, décortiqué, se partage en quatre ; un morceau, avec un peu de chaux fine, enroulé dans une feuille de bétel, forme la *chique* nationale, dont tous, grands et petits, hommes et femmes, font un usage continu. Cette chique entretient la fraîcheur dans la bouche, donne un certain parfum, quelque peu âcre, et conserve les dents. Les Annamites ont rarement mal aux dents.

J'oubliais l'arbre à thé, les caféiers qui se comptent par centaines dans mon enclos ; c'est un superbe arbrisseau que le caféier ; il faut le voir au moment de la maturité, quand son vert et beau feuillage est parsemé de mille grains rouges, gros comme la cerise.

Et votre pain de messe, les hosties ? me demande-t-on. Les uns font venir de la farine de France ; d'autres, comme moi, sèment et récoltent le froment.

Nous semons à la saint Luc et moissonnons à Noël ; ça pousse dru. — Dès que l'épi paraît, les oiseaux le dévoreraient vite, si nous ne placions là un enfant qui frappe du tambour tout le jour, ou agite une ficelle, laquelle met en mouvement un appareil d'épouvantail ; quand vient la maturité, qui n'est pas régulière, il faut chaque jour passer entre les lignes, pour cueillir épi par épi ce qui est mûr.

Les Sœurs de mon hôpital sont chargées ensuite de broyer le grain, et de nous fournir la farine ; les catéchistes eux-mêmes font les hosties.

Et le vin de messe ?

La mission nous en distribue 12 litres par an à chacun, et c'est suffisant. C'est un vin généreux qui peut se conserver des mois, sans se corrompre, dans une bouteille entamée.

Vous me demandez quelle est la boisson du pays. L'Annamite ne boit pas en mangeant, ce qui est bon et préférable pour la digestion ; le repas achevé, il avale une écuelle de thé bien chaud.

La boisson la plus commune est l'eau, et le plus souvent l'eau de pluie, conservée dans des citernes et des jarres.

Le thé est commun ; il donne une feuille que les Annamites font bouillir ; l'eau de cette cuisson, de couleur café, de goût amer, est fort en usage, désaltérante et digestive.

L'alcool de riz a un peu le goût d'eau-de-vie frelatée ; il est produit par la distillation du riz non décortiqué.

Les Muongs et les Laotiens ont le vin de riz, qu'ils obtiennent en faisant fermenter le riz gluant non décortiqué dans de grandes jarres pleines d'eau, pendant quelques semaines ou quelques mois. Aux jours de fête, on apporte la jarre ; dans son ouverture on introduit de longs chalumeaux ; assis autour, chacun saisit le sien, le recourbe jusqu'à ses lèvres et aspire.

Organisation catholique.

Le Tonkin tel que l'ont toujours compris les Annamites, et non tel que l'a fait la division arbitraire des Français, s'étend de la province du Binh-chinh jusqu'à la frontière chinoise. Il est divisé en huit missions, ou vicariats apostoliques (en Europe, on dirait diocèses), et compte 850.000 catholiques, sur une population d'environ 14 millions d'habitants.

La mission est divisée en districts, paroisses, chrétientés. Elle est gouvernée par le Vicaire apostolique, qui est évêque *in partibus*. Le district, formé de plusieurs paroisses, est confié à un missionnaire déjà expérimenté ; la paroisse, composée de 5, 10, 20 chrétientés, est confiée à un prêtre indigène; une chrétienté est un village, chrétien en partie ou en totalité, avec un notable qui préside aux prières, aux exercices religieux et au gouvernement de la communauté catholique. Rares sont les paroisses ayant moins de 1000 chrétiens.

La *Maison de Dieu* comprend le Vicaire apostolique, les prêtres européens et indigènes, les catéchistes, les élèves des séminaires, et les servants.

Ces derniers sont de bons chrétiens, veufs ou célibataires, qui se vouent au service de la mission pour toute leur vie. On les appelle *bô*, c'est-à-dire pères nourriciers ; c'est le titre que nos chrétiens donnent à saint Joseph, père nourricier de Jésus.

Nos *bô* portent la soutanelle à l'église ; ils s'occupent du matériel de la Mission, des séminaires, des cures ; ils labourent les rizières, font la cuisine, soignent la basse-cour, les écuries, tiennent la clef du grenier et de l'office.

Ils sont, aussi bien que le missionnaire, membres de la Maison de Dieu ; ils ont droit à la nourriture, à l'entretien, aux soins particuliers que peuvent réclamer la vieillesse et la maladie ; aux prières, sacrifices et suffrages après la mort.

Les prêtres choisissent dans les meilleures familles chrétiennes les enfants les plus pieux et les plus intelligents, les élèvent dans le presbytère où leur sont enseignés les principes du latin, le chant, le service de l'autel, etc... ; on appelle ces enfants *câu*, petits oncles maternels. Ils entrent au collège où ils passent six ans, jusqu'à la Rhétorique inclusivement ; là on les appelle *chu*, petits oncles paternels ; ainsi, vous, mes amis, vous êtes des *chu*. Les classes terminées, ils vont, pendant plusieurs années, au service d'un prêtre, et reçoivent le diplôme de *catéchiste* ; alors on les appelle *thay*, *maîtres*. Après un stage plus ou moins long, s'ils en sont dignes, le Vicaire apostolique les admet au grand séminaire où ils étudient, durant quatre ans, la philosophie, la théologie, etc. ; on les appelle *thay già*, *maîtres vieux*. Quand ils sont minorés, on les appelle *maîtres vieux quatre* ; quand ils sont sous-diacres, on les appelle *maîtres vieux cinq* ; quand ils sont diacres, on les appelle *maîtres vieux six*. Enfin,

quand ils sont prêtres, on les appelle *Cu, bisaïeux*, ou *thay ca, maîtres grands*. On appelle le missionnaire *Cô, trisaïeul*, et l'évêque *Duc Cha, seigneur père*.

Les prêtres indigènes.

Comment exprimer les services que nous rendent les prêtres indigènes ? Sans eux, nous, missionnaires, serions impuissants. Ainsi, au Tonkin maritime, nom de la mission à laquelle j'appartiens, on compte 36 missionnaires et 67 prêtres indigènes, pour 100.000 catholiques, tous pratiquants, et pour plus de 2 millions de païens. Nous sommes 36, ai-je dit : 8 malades ou infirmes dans les sanatoriums ; 9 employés à l'enseignement ; 1 procureur ; 1 compagnon de l'évêque ; 2 fixés dans des villes où sont des Européens ; 9 dans la région sauvage de l'ouest s'occupent à la conversion des païens. Combien en reste-t-il pour les districts ? Sans le clergé indigène, que pourraient 6 ou 7 missionnaires pour 100.000 fidèles ?

Le presbytère ou la cure n'est point disposé comme en France ; il ressemble plutôt à une abbaye dont M. le Curé est le Père abbé. L'emplacement peut embrasser plus ou moins 2 ou 3 hectares ; tout autour, ou sur deux ou trois faces ordinairement, est un étang de 10 à 12 mètres de largeur ; au-delà de l'étang, une épaisse haie de bambous. Vers l'entrée, qui est du côté de l'église, se trouve le parloir où l'on reçoit les indigènes, surtout les femmes, qui ne doivent pas pénétrer dans la clôture.

A l'intérieur, il y a cinq ou six maisons de style annamite ; la maison du centre qui comprend trois chambres : celles du curé et du vicaire, tous deux prêtres indigènes, et celle du missionnaire du district. Devant, une cour ou un jardin ; de chaque côté, formant les ailes, deux autres maisons plus longues ; l'une sert de salle d'étude et d'habitation aux catéchistes et aux petits élèves ; l'autre sert de réfectoire, d'office, etc... Au-delà du réfectoire, encore une cour, ou mieux une aire où l'on fait sécher riz, maïs, etc., et cette aire est entourée d'autres maisons habitées par les servants, les ouvriers, et utilisées pour le grenier, le pilage du riz, les provisions, les écuries, la porcherie, la basse-cour.

Il y a deux repas dans la journée : à 7 h. 1/2 du matin et à 4 h. du soir ; le prêtre indigène les préside et on y fait la lecture.

Dans chaque cure, un catéchiste mieux doué est chargé de la surveillance et de l'instruction des *câu*. Il y a aussi un maître d'école laïc, un lettré qui leur enseigne les caractères chinois, afin que, plus tard, ils ne soient pas inférieurs aux notables des villages, et sachent déchiffrer les pièces officielles toujours rédigées en chinois.

Les enfants du dehors peuvent, comme externes, venir étudier avec les enfants du presbytère.

Entremêlées avec les heures d'étude sont les heures de la prière,

de la messe, de la méditation, du chapelet, du chemin de croix ; puis les heures de travail manuel : les enfants aident à piler le riz, à faire la cuisine ; ils balayent les cours et les maisons, et vont quelquefois aux champs.

Vous le voyez, nos cures ressemblent bien un peu aux monastères du moyen-âge ; on y voit l'école, la ferme, la prière...

Pour la fondation d'une nouvelle paroisse, il faut que les chrétiens intéressés préparent l'emplacement de la cure, et élèvent au moins la première maison ; qu'ils pourvoient, par l'offrande de quelques hectares de rizière, au futur entretien du curé et de son personnel. Ils demandent des messes basses ou chantées, font souvent quelques dons, riz, poules, œufs..., proportionnés à leurs modiques ressources. Ainsi, les prêtres des paroisses sont nourris, entretenus par leurs chrétiens, et ne reçoivent rien de la Propagation de la Foi.

Il arrive bien qu'une cure est pauvre, parce que les chrétiens sont trop pauvres eux-mêmes, ou que la moisson a été perdue, que les pirates ont passé... ; le curé, dans ce cas, va mendier près de ses confrères des autres paroisses, et fait appel au Vicaire apostolique.

Nos prêtres indigènes ont été admirables au temps des persécutions ; ils ont sauvé l'Eglise annamite ; car, il fut une époque où ils restaient seuls ou presque seuls avec l'évêque. Nombre d'entre eux ont versé leur sang pour Jésus-Christ, et sont sur les autels.

Parmi eux, on en trouve de jeunes, enlevés aux premiers jours de leur carrière apostolique ; d'autres déjà âgés et blanchis dans les travaux. Tous repoussent avec courage les propositions d'apostasie qu'on leur fait. Tel, le prêtre Jacques Nam qui s'écrie : « Comment moi, je suis prêtre, et je foulerais aux pieds l'image de Celui que j'adore ! j'abandonnerais la religion véritable dont je suis le ministre ! Ne dois je pas pratiquer la doctrine que j'ai prêchée aux autres ? Il faut plutôt mourir que d'abandonner la religion. Eh ! qui donc mourra pour sa foi, si le prêtre s'y refuse ? »

Douze d'entre eux ont été proclamés Bienheureux en 1900 et quatre en 1909.

Dans les persécutions plus proches de nous, de 1858 à 1862, en quatre ans, le Tonkin occidental compte 31 prêtres martyrs, et le Tonkin méridional 20.

J'en ai connu de remarquables par leur intelligence, leur savoir-faire, leur piété, leur charité. Le P. Triem, connu sous le nom de Six, est le plus célèbre. Il fut curé de Phat-diem pendant plus de 30 ans. Il groupa autour de lui des centaines de païens qu'il convertit, les plaça dans divers villages, et les aida à se procurer les premiers fonds nécessaires pour leurs travaux. Il fit accorder à la mission des terrains alluvionnaires et les mit en valeur. Aujourd'hui, de nombreux villages s'enrichissent du produit des rizières ainsi conquises sur la mer.

Au point de vue politique, il déploya une habileté si parfaite, que

le gouvernement annamite le nomma mandarin de première classe et commandeur du Dragon de l'Annam, tandis que le gouvernement français le décorait de la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

Son action religieuse fut grande. Les chrétientés placées sous sa direction reçurent de lui de sages règlements qu'il fit observer, et la population du district de Phat-diem est aujourd'hui foncièrement catholique.

Il est mort il y a environ quinze ans ; son œuvre subsiste ; son presbytère est devenu résidence épiscopale ; son nom restera dans l'histoire religieuse et politique du Tonkin.

Le P. Duong était curé d'une vaste paroisse de mon district ; il était animé d'un zèle et d'un dévoûment inlassables ; on le rencontrait rarement chez lui, étant sans cesse à parcourir ses 30 chrétientés. La pluie, la chaleur, l'inondation, la maladie, rien ne l'arrêtait. Il baptisa un grand nombre de païens, fit un refuge pour les malades sans foyer. Il n'avait jamais le sou ; tout ce qui tombait entre ses mains s'en allait aussitôt aux malheureux.

Les catéchistes.

Les catéchistes sont « la cheville ouvrière » de nos missions, a dit un de nos Evêques. Ils instruisent les catéchumènes et les disposent au baptême ; ils préparent les néophytes à la réception des Sacrements ; ils enseignent le catéchisme aux enfants ; ils sont professeurs dans les cures et au collège. Ils assistent le missionnaire, lui servent la messe, l'accompagnent dans ses voyages, vont en son nom dirimer des procès, rétablir la paix troublée ; ils le servent à table, ont soin de sa maison, de ses effets ; ils balayent sa chambre, etc., etc. Pendant la persécution, ils se sont vaillamment comportés, et eux aussi ont su verser leur sang.

Le P. Jaccard était en prison avec son catéchiste Thien ; ils priaient ensemble, s'exhortant à souffrir pour Jésus-Christ. L'arrêt de mort avait été signé par le roi. Vint le jour de l'exécution ; selon la coutume, on apporta aux prisonniers un plateau avec des mets divers, et on les invita à prendre leur dernier repas.

Le P. Jaccard priait toujours. Le catéchiste lui dit :

— « Mon Père, vous ne prenez rien ?

— Non, mon fils ; mais toi, mange pour te fortifier.

— Mon Père, si vous ne mangez pas, je ne mangerai pas.

— Eh bien, mon enfant, debout ! viens ; allons déjeuner au ciel avec Jésus ».

Et les deux confesseurs de la foi se levèrent, furent conduits solennellement au lieu de l'exécution, où ils furent étranglés. Ils sont aujourd'hui Bienheureux ; nous pouvons les invoquer publiquement.

Mon ami personnel, le P. André Tamet, venait d'être arrêté avec son catéchiste et un servant. Le catéchiste était tout jeune encore,

avec une jolie physionomie ; instruit, versé dans la science du chinois, il avait la sympathie générale.

Tous trois furent conduits près d'une fosse. A genoux, ils priaient ; le Père donna l'absolution suprême à ses deux compagnons. Le soldat tenait l'épée nue en main ; il dit au catéchiste :

— Toi, lève-toi.

— Pourquoi me lever ?

— J'ai mandat de t'épargner.

— Pourquoi m'épargner ?

— Nous te conduirons à Ba Tho, notre chef ; tu vivras chez lui, tu instruiras ses enfants.

— Et le Père ?

— Le Père doit mourir.

— Eh bien ! je ne me lève pas. Je refuse votre grâce ; tuez-moi avec le Père.

Et il fut obstiné dans sa résolution ; les trois têtes tombèrent.

Quinze ans après, je m'agenouillai sur cette tombe ; je creusai quelque peu et découvris les restes des trois martyrs ; je les recueillis dans un panier tressé sur place, et les emportai dans mon église de Phong-y où ils reposent en attendant le jour de la résurrection.

Chaque missionnaire a un, deux, trois catéchistes et plus encore à son service, selon les besoins de son poste.

Un jour, j'eus une fièvre terrible ; j'avais perdu toute connaissance et battais la campagne. Je voulais sortir ; j'enfonçai un pan de mur à côté du lit. On avait fermé la porte ; je bondis pour l'ouvrir ; mon catéchiste At (aujourd'hui prêtre) la tint fortement, je le frappai, il ne la lâcha pas ; il réussit à me faire coucher, et s'étendit sur moi de tout son long, me tenant enlacé dans ses bras, afin de m'empêcher de me lever, de me blesser, et il resta dans cette situation critique, jusqu'au retour de mon confrère qui était allé célébrer la messe.

J'ai, présentement, un autre catéchiste nommé An ; il me sert depuis 25 ans, avec un réel dévoûment et beaucoup d'intelligence. Il voulut me suivre quand je quittai le Tonkin, mission consolante et belle, pour aller avec moi au pays de la fièvre, de la souffrance, de la persécution ; il est toujours à ce poste, attendant mon retour qui ne tardera pas ; nous fêterons nos noces d'argent de vie commune ; et j'ai lieu d'espérer que la mort seule nous séparera. Il a reçu une médaille d'honneur, que lui attribua la Chambre d'agriculture du Tonkin, au titre de « serviteur fidèle ».

Un autre, nommé Ha, qui est avec moi depuis six ans, m'attend aussi à Phong-y. Une nuit il avait disparu ; quelle fut ma surprise, au matin, de ne pas le voir ! Je trouvai une lettre me disant : « Père, j'ai beaucoup à expier pour moi et les miens ; je suis faible ; j'ai peur du monde ; je veux le fuir complètement ; je me retire au loin dans la forêt solitaire, pour vivre comme sainte Marie l'Egyptienne ; ne me cherchez pas ; adieu, Père... etc. » J'envoyai des cavaliers

à sa poursuite, dans toutes les directions ; il fut introuvable....

Dix-huit jours après, il me revint, maigre, hâve et tout gai. Il me fit deux grandes prosternations et me dit : « ... Jésus vous ramène votre fils, ô Père, soyez indulgent, recevez-moi...

« J'étais parti avant le jour, suivant un sentier peu fréquenté ; je marchai quatre jours, me nourrissant d'un peu de riz que me donnaient les Muongs, et de bananiers sauvages bouillis.

« Je m'installai dans une grotte, à une heure environ de la chrétienté laotienne du Père C. Le samedi soir venu, j'allai me mêler aux néophytes, et entrai au confessionnal. Le Père vit, à ma voix, que je n'étais pas un laotien, mais un annamite ; il me demanda d'où je venais, ce que je faisais ; je lui avouai tout. Il m'ordonna, sous peine de refus d'absolution, de revenir vers vous. J'ai obéi... » Je lui répondis : « C'est bien ; et si le désir d'être moine solitaire te travaille encore l'esprit, tu me le diras ; j'y pourvoirai ». Il n'en a plus été question.

Je ne voudrais point soutenir que tous nos catéchistes sont comme ceux dont je viens de parler ; le sublime ne peut être commun. Mais je puis dire qu'en général ils nous sont dévoués, et rendent d'excellents services.

Aujourd'hui, au XX[e] siècle, les idées nouvelles ont envahi le monde entier ; l'Extrême-Orient n'y a pas échappé ; on remarque, chez certains cette allure d'égalitaire et de prétentieux, cet esprit d'indépendance aussi sot et nuisible qu'irraisonné, exportés des pays d'Europe et inconnus il y a 25 ans en Indo-Chine.

Mais, je veux encore vous dire une histoire, celle de Paul Bot. C'était un élève du petit séminaire. Il était pieux et ardent. Arrêté et conduit devant le tribunal du grand mandarin Hung, gouverneur de Nam-dinh, il fut intrépide, supporta héroïquement et le rotin et les tenailles ; son sang jaillissait, sa chair était couverte de plaies. Les soldats le prirent et le portèrent sur la croix : il se débattit violemment d'abord. Mais ensuite, terrassé par la douleur qui l'avait rendu comme inconscient, il ne résista plus, et fut aussitôt considéré comme apostat, et relaxé à ce titre.

..... Dehors, seul, Paul revint à lui ; il éclata en sanglots. Lentement, tristement, la tête baissée, il marcha toute la nuit, et retourna vers ses frères..... puis vers le prêtre qui l'avait élevé...., puis vers les Pères du collège. Partout, hélas ! il fut rejeté comme apostat ; les portes se fermèrent devant lui ! Ses larmes et ses remords redoublèrent. Il alla vers sa mère qui lui fit de sanglants reproches, et le repoussa...! Pauvre Paul ! !

Enfin, il fut accueilli par une pieuse et miséricordieuse tante ; mais, honteux de sa faute, il refusa d'entrer et de s'asseoir sur une natte ; il se regardait comme un grand criminel. Sa tante l'exhorta, le consola, et obtint qu'il prît du riz pour restaurer ses forces ; elle voyait le pantalon de l'enfant encore tout taché du sang versé au

prétoire, et en ressentait une immense pitié. Elle le conduisit au prêtre, intercéda pour lui. Paul se confessa et obtint le pardon. Il vit encore d'autres prêtres, reçut encore d'autres absolutions ; mais, il restait inconsolable ; ses gémissements étaient lamentables. Il voulait gagner la forêt où se cachait le grand évêque Retord ; on l'en dissuada. Alors il forma résolûment le dessein de retourner auprès du Gouverneur pour réparer publiquement sa faute, et confesser de nouveau sa foi chrétienne.

Le prêtre, qu'il avait consulté, finit par condescendre à ses sollicitations, et l'autorisa à suivre sa noble inspiration.

Dès lors, Paul retrouva la paix et la joie. Il revêtit sa longue robe, comme la portent les enfants de la maison de Dieu, alla se prosterner devant sa mère, devant sa tante, et les salua : « Adieu, adieu.... demeurez en paix ; priez pour moi. » Et, sans dire où il allait, il partit agile et joyeux.

Le lendemain, il était au prétoire ; se présentant crânement devant le Gouverneur, il lui dit : « Salut, grand Madarin ! je suis Bot ; c'est moi qui, dernièrement, fus frappé, tenaillé par ordre de Votre Excellence pour le nom de mon Dieu. Vos soldats, abusant de mon jeune âge et de mes douleurs, m'ont porté sur la croix ; et, sans me laisser le temps de protester, je fus gracié comme apostat. Non, je ne suis point apostat. Me voici, ô grand Mandarin ; je suis chrétien, et chrétien jusqu'à la mort. »

Le Gouverneur, humilié par l'audace de l'enfant, fut comme hors de lui ; il lui fit appliquer 120 coups de rotin, et le condamna à être broyé sous les pieds des éléphants. Quand vint son dernier jour, Paul, calme et doux, se laissa enchaîner et conduire au lieu du supplice.

Les assistants étaient profondément émus ; l'enfant était si beau, si vaillant ! Sa physionomie, attrayante et aimable, lui avait gagné tous les cœurs.

Un éléphant, aiguillonné par son cornac, donna un terrible coup de pied à la victime ; puis, la saisissant et l'enroulant dans sa trompe, la jeta à trois reprises à 5 ou 6 mètres en l'air. On entendait encore : « Jésus, Maria ! »

Finalement, la bête broya l'enfant sous ses pieds, et un soldat lui trancha la tête.

Plus tard, les restes de Paul Bot furent solennellement inhumés au milieu des fleurs dans le jardin du collège de Phuc-nhac ; ils attendent là le jour où le Saint-Siège nous permettra de les placer sur les autels.

Voilà, mes chers enfants, un protecteur pour vous, pour tous les élèves des petits séminaires.

Les chrétiens.

Nos chrétiens de vieille souche sont généralement solides ; les nouveaux, encore tendres, ont besoin de soins spéciaux et constants.

Nous avons des milliers et des milliers de martyrs au Tonkin.

La Bienheureuse Agnès Dê, après avoir longtemps caché les prêtres chez elle, fut arrêtée et conduite au tribunal. Elle agitait doucement son éventail, pendant que le bourreau lui déchirait les flancs. Elle mourut en prison, de la suite des tourments qu'elle avait subis.

Le Bienheureux Michel Mi, maire de Ké-vinh, répondait au mandarin qui l'invitait à fouler aux pieds la croix : « S'il fallait fouler votre image, peut-être la foulerais-je. Mais, celle de mon Dieu, jamais. »

Sa femme, et sa fille âgée de onze ans vinrent tour à tour l'exhorter dans sa prison, et le rassurer sur leur sort à venir ; son fils, plus jeune de deux ans, lui fit dire de ne pas fouler la croix, et de subir courageusement le martyre.

Les habitants de Ké-vinh s'étaient cotisés, et lui avaient apporté une certaine somme pour qu'il se rachetât auprès des mandarins : « Gardez cet argent, leur répondit Michel, pour faire un festin de réjouissance, quand on rapportera mon corps au village. »

Le Bienheureux Trung, jeune soldat de Hué, trouva sa mère sur le lieu de l'exécution, et cette noble et vaillante femme se prosterna devant son fils qui allait être martyr, et le salua au nom de la famille.

Lisez, mes chers amis, les actes des martyrs d'Occident, et trouvez des faits plus sublimes que ceux-là. Jugez si le peuple annamite est digne de votre intérêt et de votre sympathie.

Je puis le dire, nos chrétiens annamites nous aiment ; ils sont dévoués, généreux. Parmi eux, quand les circonstances s'y prêtent, vous trouvez des héros. Mais il faut les aimer, le leur témoigner ; ils ont derrière eux des siècles de paganisme ; leur mentalité n'est pas entièrement la nôtre ; il faut supporter leurs défauts et ne pas s'en émouvoir.

J'étais jeune missionnaire en district ; je donnais la mission dans un gros village chrétien : au nombre des fidèles était André Tuoc, fils de martyr, et lui-même ancien confesseur de la foi ; il avait subi la cage, le rotin, les tenailles froides et rouges, et l'exil. Il y avait 25 ans de cela, et il était toujours un chrétien modèle, profondément dévoué au prêtre. C'était un des premiers personnages de la commune.

Un jour, j'allais recevoir la visite d'un groupe de notables et lettrés païens que lui-même amenait ; il entra d'abord seul, et me dit doucement : « Père, grondez-moi, et condamnez-moi à dix coups de rotin ; je me coucherai, et votre catéchiste frappera.

— Mais, pourquoi cela ?

— Père, vous êtes encore jeune d'âge ; en me faisant châtier, là, devant ces notables païens, vous acquerrez une grande autorité.

— Mais, je ne puis vous punir sans cause.

— Des causes ? hier, j'ai bu quelques tasses de trop et me suis querellé. Vous vous fâcherez, en me disant : ivrogne ! et moi je me prosternerai en vous demandant pardon. »

Vous concevez, mes amis, que je n'en fis rien ; il existe d'autres

moyens de s'implanter quelque part. Ce brave homme, qui vécut encore dix ans, me visitait fréquemment ; je le chargeai d'enseigner un groupe de catéchumènes. Quand il mourut entre mes bras, je pleurai comme si j'avais perdu un frère.

A Phong-y, mon poste actuel, demeurait une pieuse chrétienne nommée Thao ; elle vivait seule dans une petite maisonnette, travaillait sans cesse, gagnait assez, vivait pauvrement ; chaque mois, elle m'apportait tout ce qu'elle avait pu économiser, pour la construction de l'église actuelle. Parfois, je voulais refuser son obole, la priant de garder son argent pour mieux se soigner, et pour s'en servir en cas de maladie : « Non, répondait-elle vivement, je ne veux rien garder. Si je deviens incapable de travailler, j'aurai le bon Dieu et vous, Père. » Puis, elle ajoutait en souriant : « A la maison, j'ai un gros porc ; à ma mort, la voisine le vendra pour mon cercueil et les frais de ma sépulture. » Elle est morte peu après l'achèvement de l'église, il y a sept ans.

Les chrétiens devant la mort.

Nos chrétiens n'ont pas peur de la mort ; nous n'avons pas, pour les engager à recevoir les derniers sacrements, à user de ménagements ridicules, comme cela a lieu dans une certaine société ultra-civilisée d'Europe. Dès qu'ils sont malades, ils réclament le prêtre, leur meilleur ami, leur père, qui a leur entière confiance ; et bien qu'il n'y ait encore aucun danger, ils sollicitent l'Extrême-Onction.

Un jour, un de mes confrères fit 36 kilomètres à cheval, par une chaleur torride, pour répondre à l'appel d'un chrétien malade dans les bois ; le cavalier et la monture arrivèrent exténués. Ils furent reçus par le malade lui-même, lequel balayait la cour devant sa maison : « Oh ! ne put s'empêcher de dire le missionnaire, oh ! comment donc ? tu n'es pas malade, et tu m'as fait faire une trotte pareille !

— Oh ! oui, Père, je suis malade, bien malade ; entrez, reposez-vous ; je vais vous laver les pieds, vous boirez quelques tasses de thé bien chaud. » Tout cela fait, le brave homme s'étendit sur sa natte et dit au Père : « Veuillez-vous asseoir près de ma tête et m'entendre. » Il se confessa.

Vers deux ou trois heures du matin, le Père dit la messe, et donna la communion au malade. Le voyant déjà quelque peu âgé, et éloigné du prêtre, il lui administra l'extrême-onction. Quand il repartit, le malade l'accompagna quelques pas au dehors ; deux mois après, il mourut.

Un vieux et une vieille, époux et épouse, tous deux malades, firent prier le missionnaire d'aller les confesser. Ils étaient couchés dans la même chambre à 3 ou 4 mètres l'un de l'autre. La vieille se confessa d'abord ; puis, le missionnaire alla s'asseoir près du vieux, et se mit à l'exhorter, quand la vieille s'écria : « Père, parlez plus fort ; il ne vous entend pas, il est sourd. » Le Père répondit : « Tâche de

te lever et de sortir un instant. Elle reprit : « Point n'est besoin, je sais tout ce qu'il vous dira... » Le vieux se confessa, criant *comme un sourd* ; deux ou trois fois, sa compagne l'interrompit pour lui rappeler qu'il oubliait tel et tel péché.

Lang-nam avait pris un refroidissement ; il était abattu, et respirait avec peine. Le médecin lui dit : « Mon frère Nam, c'est grave ; il faut te coucher et faire inviter le prêtre. » Lang-nam se coucha, et son fils vint me prévenir. Je me rendis auprès du malade. Déjà, sa chambre était pleine de chrétiens à genoux, voisins et voisines, qui récitaient à pleine voix les litanies des saints et les prières pour les mourants. Sur un signe, ils se turent, et j'interrogeai Nam : « Quoi donc ? — Père, répondit-il à très basse voix, je vais mourir. — Mais non. — Je vais mourir, le médecin l'a dit. »

J'examinai son pouls, sa physionomie, je m'informai des causes du mal ; et pensant le cas bénin, je le lui dis. Cependant, j'entendis sa confession. Le lendemain matin, je lui apportai le bon Dieu. Il demanda l'extrême-onction ; je ne la lui donnai pas, et lui dis : « Ce n'est rien ; demain, tu seras guéri ; lève-toi, et donne-toi un peu de mouvement, ça te fera du bien. » Il se leva aussitôt devant les chrétiens étonnés, et sortit ; sa femme accourut, le priant de rentrer et de se remettre au lit. Il lui répondit : « Je ne me couche plus ; le Père dit que ce n'est rien. » — En effet, ce ne fut rien.

S'ils ne craignent pas la mort pour eux, ils ne craignent pas davantage d'en parler aux malades. Ainsi, en 1909, j'eus une congestion pulmonaire; ce fut réellement grave, et je pensai bien m'en aller *ad patres*. Deux ou trois médecins annamites vinrent me voir successivement, m'examinant longuement, tâtant le pouls un quart d'heure durant, et chacun d'opiner : « Très grave ; le Père va mourir. » — Une vieille grand'mère, renommée pour soigner les malades, vint me voir aussi, et me dit : « Père, toutes les fois que j'ai vu des malades au point où vous êtes, ils sont morts. »

Dans l'église on priait. Mon confrère avait annoncé qu'il ne restait aucun espoir ; alors, on demanda pour moi la grâce d'une bonne mort. Mon vieux catéchiste vint près de moi me demander la permission d'aller à Mam, à 16 kilomètres en amont de Phong-y, acheter du bois *au cœur d'or* pour mon cercueil.....

Quelques notables chrétiens entrèrent doucement dans ma chambre, se prosternèrent, et l'un d'eux fit : «.. Hi hi hi... Père ! vous allez mourir ? — Peut-être bien.— Hi hi hi... (long silence)... Père, nous vous enterrerons dans l'église ; Père, dites bien devant tous que votre volonté est d'être inhumé dans l'église. — Et pourquoi le dire ? — Pour nous éviter des difficultés. — Quelles difficultés ? — Les Sœurs ont dit que vous seriez enterré dans leur chapelle. »

La conclusion de cette histoire est que je ne mourus pas cette fois-là; c'est différé à plus tard.

(A suivre).

LA PRESSE CATHOLIQUE AU JAPON

Travaux des Missionnaires
de la Société des Missions-Étrangères
et des prêtres Japonais.

Les pages fort intéressantes et instructives que nous publions ici sont extraites en grande partie des lettres que nous ont adressées MM. Ligneul[1], Drouart de Lezey, et Steichen, missionnaires dans le diocèse de Tôkiô.

Le Catalogue que nous insérons en note a été commencé par M. Papinot, lorsqu'il était à Tôkiô, et continué par M. Evrard, Vicaire général honoraire, de ce même diocèse. Nous y avons ajouté le titre de quelques ouvrages. Nous avons le regret de ne pouvoir imprimer ce catalogue avec les caractères japonais dans lesquels les ouvrages sont écrits.

Pourquoi l'Evangélisation du Japon par les livres.

Peut-être certaines personnes seront-elles étonnées d'entendre dire qu'au Japon, pour enseigner ou pour défendre la religion, les livres, les tracts, les revues, en un mot la presse sous toutes ses formes, sont un moyen non seulement utile mais nécessaire. Et d'où vient cet étonnement ? De ce que, le plus ordinairement, quand on dit « un pays de mission », presque tout le monde comprend une contrée dont le peuple est encore, ou à peu près, dans une complète ignorance, sans lettres, sans arts

---

LISTE DES OUVRAGES PUBLIÉS

par les missionnaires des Missions-Étrangères au Japon
et par les prêtres japonais

I. — ÉCRITURE SAINTE

Ancien et Nouveau Testament.

1. *Kyûshin Ryôyaku Seishoden.* Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament. 2 vol. Le Nouveau Testament, par la Mission du Japon Méridional. — *Tôkyô*, 1re édit. 1879 ; 2e édit. 1883, in-8, pp. vi-176.

2. *Seikei chokkai.* Explication des Evangiles (traduit du chinois). — *Tôkyô*, 1887, in-12, pp. 144.

3. *Shinsei no keishi.* La véritable révélation, par la Chrétienté de Matsumoto. — *Tôkyô*, 1892, in-12, pp. 12.

4. *Kyûshin Ryôyaku shiryaku.* Abrégé de l'histoire de l'Ancien et du nouveau Testament, par M. Raguet. — *Imp. Shinoita, Oita*, 1892, 2 vol. in-12, pp. xxii-296, xxvi-282.

[1] M. Ligneul est aujourd'hui attaché à notre maison de Nazareth (Hong-kong).

et sans culture ; des hommes à qui les missionnaires vont porter, avec les lumières de la foi, les premiers éléments de la civilisation européenne. Et même, il faut bien l'avouer, pour beaucoup de missionnaires, en s'en allant au bout du monde, l'idéal qu'ils poursuivent c'est « la brousse », c'est-à-dire la forêt vierge à défricher pour en faire une terre fertile, un peuple enfant des bois à élever pour en faire des hommes. Avec ces « simples », enfants de la nature, des livres, des journaux seraient bien inutiles, ils n'en ont pas besoin ; avec ces « primitifs », c'est beaucoup de leur apprendre à retenir par cœur leurs prières quotidiennes, et à bien réciter leur catéchisme. Et puis, n'est-ce pas l'unique chose dont ils ont besoin pour être sauvés ?

D'ailleurs, ajoute-t-on, quand Notre-Seigneur donna à ses Apôtres la mission d'annoncer l'Evangile par toute la terre, il leur dit simplement « enseignez » ; ou en d'autres termes, les envoyant prêcher, il leur commanda certainement de parler, mais nulle part on ne voit qu'il leur ait commandé d'écrire. Alors pourquoi prétendre que les livres sont nécessaires pour l'évangélisation d'un peuple ? Est-il besoin de répondre ici à une réflexion aussi naïve ? Oui, puisqu'elle a été faite, et même souvent répétée, par des hommes qui pourtant ne manquaient pas d'intelligence. D'abord, il faut remarquer qu'ils sont rares à présent les peuples primitifs absolument sans lettres, sans

---

5. *Shinyaku Seisho*. Nouveau Testament (en caractères latins), par M. Raguet. — *Yokohama*, 1910, in-24, pp. 850.

6. *Shinyaku Seisho*. Nouveau Testament (en caractères japonais), par M. Raguet. — *Imp. Fukuin, Yokohama*, 1910, in-16, pp. xxxii-946.

7. *Sei fukuin-sho*. Les Saints Evangiles, par MM. Steichen et Péri. — *Yokohama*, 1895-1897, 2 vol. in-8, pp. 474, 514.

8. *Jesus Christo sei fukuin-sho*. Les quatre Evangiles (texte japonais en caractères latins et texte latin), par M. Steichen. — *Imp. de Nazareth, Hong-kong*, 1910, in-12, pp. 545.

II. — THÉOLOGIE

9. *Shingaku kôyô*. Abrégé de Théologie. Préface et introduction, par M. Ligneul. — *Imp. Kokkôsha. Tôkyô*, 12 fascicules, in-8°. *Divisé en deux parties comprenant pp. 1451. Voici le détail de ces deux parties :*

Théologie dogmatique.

I. *Kami*. Dieu. — 1904, pp. 61.
II. *Shin-jin*. Le Dieu-homme. — 1904, pp. 136.
III. *Kyôkwai*. L'Eglise. — 1904, pp. 82.
IV. *Eikai*. Le monde éternel. — 1904, pp. 81.

écriture d'aucune sorte. Presque tous, même les plus attardés, ont une manière quelconque de représenter la pensée par des signes. En tout cas, ce n'est pas le peuple japonais qui ne sait pas écrire, lui qui depuis plus de douze cents ans a une littérature nationale si ingénieuse, si fine et si intéressante.

Il est donc très facile de comprendre pourquoi au Japon les missionnaires écrivent quand ils peuvent, et tant qu'ils peuvent. Parler, prècher de vive voix, en public, en particulier, comme saint Paul, partout où ils en ont eu l'occasion, grâce à Dieu ils n'y ont pas manqué. Depuis le jour où il leur fut possible de pénétrer dans ce pays si longtemps fermé, et de le parcourir en tous sens, durant ces trente-cinq dernières années, il y a bien peu de villes ou de villages dans l'Empire, qui n'aient vu et entendu des missionnaires. Mais en supposant même à chacun la plus grande activité possible, combien de personnes dans chaque ville, dans chaque village ont pu l'entendre ? Et de ce qu'elles ont entendu si vite et en passant, qu'ont-elles pu retenir ? Pour fixer sa parole et pour la mettre sous les yeux de ceux dont à peine elle a frappé l'oreille ; pour la faire parvenir là où il ne peut aller lui-même chercher ceux qui ne viennent pas à lui ; puisqu'il existe un moyen si facile, l'écriture, ce qui serait incompréhensible, c'est que le missionnaire, partout où il peut en profiter, ne l'employât pas. Ecrite ou parlée, c'est toujours la

---

Théologie morale.

V. *Rinri no genri.* Principes de la morale. — 1905, pp. 89.
VI. *Rinri no jikko.* Pratique de la morale. — 1905, pp. 130.
VII. *Kami ni taisuru gimu.* Devoirs envers Dieu. — 1906, pp. 104.
VIII. *Hito ni taisuru gimu.* Devoirs envers le prochain. — 1906, pp. 122.
IX. *Chôshizen no onchô.* La grâce. — 1906, pp. 102.
X. *Senrei. Kenshin, Seitai.* Baptême, Confirmation, Eucharistie. — 1907, pp. 148.
XI. *Kaishun, Shûyu.* Pénitence, Extrême-Onction. — 1907, pp. 94.
XII. *Hinkyû, Kon-in.* Ordre, Mariage. — 1908, pp. 172.

10 *Kyôkwai no kenri-shugi to jiyû-shugi.* Principe d'autorité et principe de liberté, par M. Ligneul. — *Imp. Bunkaidô, Tôkiô,* 1898, in-8, pp. III-151.

11. *Seikyô-risshô.* Preuves de la religion (traduit du chinois). — *Tôkyô,* 1882, in-8, pp. III-114.

12. *Shindô-jisho.* La vraie voie (traduit du chinois), par M. Mishima. — *Tôkyô,* 1886, in-8, pp. XXII-126.

13. *Shinkô no hôsoku.* La Règle de la foi, par M. E. Raguet. — *Fukuoka,* 1890, in-12, 1er vol. pp. 184 (la suite n'a pas paru).

même vérité qu'il prêche ; moins vivante, moins entraînante sans doute quand elle est sur le papier, mais lumineuse et instructive quand même.

D'ordinaire, ceux qui viennent écouter sont peu nombreux, et pourtant le voyage du missionnaire a été long, fatigant et coûteux. S'être donné tant de peine pour parler à cinquante ou même à cent personnes, c'est bien peu. Si quelques centaines d'autres pouvaient au moins lire ce qu'il a dit, ce serait pour l'apôtre une sensible consolation.

Souvent même c'est par le livre, et quelquefois bien loin de tout missionnaire, que l'attention est d'abord attirée. Un livre catholique, en le lisant un Japonais y fait presque toujours au moins une découverte ! Il a souvent entendu dire par ses maîtres, ou lu dans les auteurs les plus répandus, des propositions comme celles-ci : les catholiques sont des gens superstitieux ; ils croient des choses déraisonnables, contraires à la science moderne ; ce sont des arriérés et des ignorants, étrangers à toutes les questions agitées aujourd'hui dans le monde entier, questions sociales, politiques, fondamentales. Car telle est bien la réputation que nous font au Japon comme ailleurs nos adversaires et nos ennemis, les protestants et les libres-penseurs.

Au Japon, il y a une raison particulière de recourir au livre : quiconque sait tenir un pinceau éprouve le besoin d'écrire.

---

14. *Shûkyô ippan.* De la religion, par M. Raguet. — *Tôkyô,* 1900, in-12, pp. 23.

15. *Tenshu jitsugi.* La vraie notion de Dieu (traduit du chinois), par M. Ligneul. — *Tôkyô,* 1887, in-12, pp. 120.

16. *Shûkyô shikinseki.* La pierre de touche des religions, par M. Lemoine. — *Tôkyô,* 1re édit., 1901, pp. xi-129 ; 2e édit., 1907, in-12, pp. ii-136.

17. *Shinkô ni itaru michi.* Le chemin de la foi, par M. Lemoine. — *Tôkyô,* 1909, in-32, pp. 286.

18. *Yuku-saki no annai.* Le guide vers l'au-delà, par M. Lemoine. — *Imp. Hakiôsha, Tôkyô,* 1910, in-18, pp. 28.

19. *Kirisuto-kyô no shinkô.* La foi chrétienne, par M. Billing. — *Imp. Robunsha, Numazu,* 1909, in-18, pp. 30.

20. *Shinkô no tebiki.* Le Guide vers la foi, par l'Institut Saint-Joseph. — *Imp. Saint-Joseph, Osaka,* 1911, in-32, pp. 52.

21. *Kirisuto no fukkwatsu.* De la résurrection du Christ, par M. Raguet. — *Fukuoka,* 1890, in-12, pp. 40.

22. *Seitai wo haisuru riyû.* Pourquoi on adore l'Eucharistie, par M. Ligneul. — (Supplément de la Revue *Tenshu no Bampei*).

23. *Seikyô risho,* Introduction à la doctrine chrétienne, par M. Cousin. — *Osaka,* 1883, in-8, pp. ii-154.

24. *Kôkyô yôshi.* Résumé de la religion, par M. Tulpin. — *Nagoya,* 2e édit. 1893, in-12, pp. 120.

Un Japonais quelque peu lettré a-t-il une idée nouvelle, ou qu'il croit telle, par le journal, la revue ou la brochure, il n'a pas de repos qu'il n'en ait fait part à ses semblables. Et ce qui n'est pas moins admirable que l'activité des uns à toujours écrire, c'est l'avidité insatiable des autres à vouloir tout lire, tout voir, tout savoir, tout apprendre. L'instruction étant obligatoire pour tous, tout le monde sait lire, les femmes comme les hommes, et tout le monde lit. Le nombre des livres publiés chaque année est invraisemblable ; les journaux quotidiens ou périodiques se multiplient sans cesse ; chaque parti politique, chaque clan, chaque nuance de l'opinion publique a les siens ; et cela non seulement à la capitale et dans les grandes villes, mais il n'y a pas de département qui n'ait son journal, et même ordinairement plusieurs. Des revues, il y en a pour toutes les spécialités et pour tous les âges : pour les petits enfants qui en sont encore aux premières années de l'école primaire, comme pour les collégiens et les professeurs ; pour les hommes de loi, les hommes de lettres, les médecins, les industriels et les marchands ; les femmes et les jeunes filles aussi ont leurs revues spéciales. Chaque mois, chaque semaine, chaque jour, c'est une véritable inondation par tout le pays.

Ici une question se présente : Où donc les Japonais trouvent-ils la matière nécessaire pour alimenter toutes ces publications ? A quelles sources puisent-ils les idées qu'ils expriment ? Pour

---

25. *Kôkyô yôshi.* Résumé de la religion, par M. MAYRAND. — *Imp. Fukuin, Yokohama*, 1906, in-16, pp. VI-16.

26. *Kyôdô kôyô.* Fondements de la doctrine, par M. FERRAND. — *Tôkyô*, 1905, in-12, pp. 29.

27. *Kyôri kôyô.* Résumé du dogme, par M. FERRAND. — *Tôkyô*, 1905, in-12, pp. 33.

28. *J.-C. no chôjinkaku.* Transcendance de Jésus-Christ, par M. LEMARÉCHAL. — *Yokohama*, 1908, in-12, pp. 142.

29. *Kyûrei.* Le salut, par M. MAEDA. — *Tôkyô*, in-18.

30. *Shi.* La mort, par M. MAEDA. — *Tôkyô*, in-18.

31. *Shimpan.* Le jugement particulier et général, par M. MAEDA. — *Tôkyô*, in-18.

32. *Tengoku.* Le ciel, par M. MAEDA. — *Tôkyô*, in-18.

33. *Jigoku.* L'enfer, par M. MAEDA. — *Tôkyô*, 1901, in-18, pp. 42.

34. *Rengoku.* Le purgatoire, par M. NAGATA. — *Osaka*, 1912, in-18, pp. II-141.

35. *Tenshu jikkai no koto.* Le Décalogue, par M. LIGNEUL. — (Supplément de la Revue *Tenshu no Bampei*).

36. *Nenjû no koto.* Le chapelet. Son origine et son usage, par M. LIGNEUL. — (Supplément de la Revue *Tenshu no Bampei*).

un peuple qui vient à peine d'entrer dans le mouvement et dans le concert des autres peuples, il y a lieu, en effet, de s'étonner qu'il soit si avancé et si fécond.

Le plus souvent quand il s'agit des progrès du Japon et de la transformation qu'il a subie, on ne pense qu'aux progrès matériels, et aux changements qui se voient des yeux : son organisation militaire, sa marine et son industrie, toutes les machines achetées ou imitées des autres pays, et dont les Japonais savent maintenant si bien se servir ; on oublie un autre changement beaucoup plus profond et plus radical qui s'est opéré dans leurs idées et dans leur esprit.

Eux, pendant si longtemps renfermés dans leurs îles, depuis quarante ans qu'ils étudient, ils n'ignorent plus rien de ce que l'on sait dans le reste du monde. Il faut les avoir vus durant leurs études pour se faire une idée de leur application. Et quelles études : six ans obligatoires pour le simple peuple, paysans et ouvriers : onze ans pour la classe moyenne des employés et des fonctionnaires ; seize ou dix-sept ans pour les études complètes de ceux qui se destinent à une carrière plus élevée.

Mais, durant ces longues années, qu'apprennent-ils donc ? Pour qui n'a pas vécu au Japon, une lecture intéressante et instructive est celle de l'*Annuaire japonais* (Japan Year Book), notamment le chapitre sur l'*Education*. Deux choses y surprennent également, savoir : l'énumération des différentes

---

37. *Extraits des procès-verbaux des réunions générales des missionnaires du Japon septentrional.* — *Yokohama,* 1883, in-12, pp. VII-97.

38. *Acta et Decreta 1æ Synodi Japoniæ et Coreæ. Nagasaki,* 1890. — *Imp. de Nazareth, Hong-kong,* 1893, in-12, pp. 125.

39. *Acta et Decreta 1æ provincialis Synodi Tokiensis. Tôkyô,* 1895. — *Imp. de Nazareth, Hong-kong.* 1896, in-12, pp. 60.

40. *Programmata examinis Theologiæ ad usum juniorum sacerdotum,* par LES DIRECTEURS DU SÉMINAIRE DE NAGASAKI. — In-12, 1892-94, quelques pages.

41. *Notæ addititiæ ad P. Gury, quas alumnis suis tradebat* JOANNES-MARIA CORRE, miss. ap. in diœcesi Nagasakiensi. Le 1er vol. seul, *De Personis et Sacramentis,* a paru. — *Imp. de Nazareth, Hong-kong.* 1re édit., 1893, in-12, pp. VII-622 ; 2e édit., 1904, in-12, pp. 430.

42. *Kon-in no koto narabini rien no heîgaî wo ronzu.* Dissertation sur le mariage et le divorce, par M. LIGNEUL. — (Supplément du *Tenshu no Bampei*), 1887, in-12, pp. 68.

43. *Kyoka to kon-in to ni kanzuru jôrei.* Decreta *Temere* sur le mariage (traduction). — *Osaka,* 1911, in-8, pp. 7.

44. *Le mariage des infidèles dans ses rapports avec la loi civile en général et la loi japonaise en particulier,* par M. CHABAGNO. — *Imp. Fukuin, Yokohama,* 1913, in-8, pp. IV-125.

écoles, et les programmes de ces écoles. Il y en a vraiment de toutes sortes ; en outre de ce qui est proprement japonais, la langue, l'histoire, les traditions, la littérature du pays, on n'est pas peu étonné d'y voir enseigner les mêmes matières que dans les écoles et les universités étrangères d'Allemagne, d'Angleterre et d'Amérique. L'étudiant japonais, quand il a parcouru le cercle complet de ses études, a l'idée de tout, peut parler de tout ; pour un diplômé des écoles supérieures, il ne doit rien y avoir qu'il ne connaisse, rien dont il ne puisse juger au besoin. Tel est en somme le but et le dernier mot des programmes.

Or les diplômés de cette sorte ne font pas défaut ; ils sont nombreux, beaucoup plus nombreux que les emplois à leur donner. Dans ces conditions, avec des hommes de cette culture et de ce caractère, on conçoit aisément que les journaux et les revues se multiplient, et que la Presse en général ne chôme pas. Ce n'est pas tout. Comme ils savent au moins une langue étrangère, ils ne manquent pas de se procurer toutes les nouveautés qui paraissent dans les autres pays d'Europe ou d'Amérique, ils se les approprient, les traduisent, les répandent sous une forme japonaise ; c'est à qui les publiera le premier. Ainsi, par l'enseignement donné dans les écoles et par la presse, le Japon tout entier est comme un vaste champ où non seulement toutes les nouvelles arrivent, mais où toutes

---

III. — LITURGIE. — CHANT.

45. *Tenshu kôkyôkai shukujitsu hyo.* Calendrier des fêtes à l'usage des catholiques.
Ce calendrier paraît tous les ans dans chaque diocèse.

46. *Sei-shiki ryaku kai sho.* Explication des cérémonies de la consécration épiscopale. — *Tôkyô,* 1902, in-12, pp. 10.

47. *Seinen-kiyô.* L'année liturgique, par M. Mayrand. — *Imp. Toa, Tôkyô,* 1907, in-12, pp. xvi-25.

48. *Misa haichô no michibiki.* Livre de messe des enfants. — *Tôkyô,* 1886, in-18. pp. 70.

49. *Nihon seika.* Cantiques japonais avec musique, par M. Lemaréchal. — *Yokohama,* 1re édit. [avec paroles seules], 1889 ; 2e édit., 1893, in-8, pp. 154 ; 3e édit. [avec accompagnement d'orgue], 1907, in-8, pp. 317.

50. *Tsûzohu sambika.* Recueil des chants religieux les plus usuels (ou cantiques populaires japonais, sans musique), par M. Raguet. — *Imp. Saint-Joseph, Osaka,* 1913, in-32, pp. 78.

51. *Kôkyôkwai ratenka shu.* Recueil de chants religieux, par M. Raguet. — *Tôkyô,* 1903, in-24, pp. 169.

52. *Kôkyôkwai ratenka shu.* Recueil de chants religieux, par M. Lemaréchal. — *Imp. Fukuin, Yokohama,* 1906, in-18, pp. 109.

53. *Tenshu kôkyôkwai seika.* Recueil de chants religieux latins et japonais, par M. Marmonier. — *Imp. Saint-Joseph, Osaka,* 1910, in-8, pp. 322.

les opinions, théories, inventions, systèmes vrais ou faux, utiles ou nuisibles se mêlent, se contredisent, se combattent, comme dans un véritable chaos.

A ces hommes d'ailleurs si admirablement doués, qui connaissent toutes choses, il en manque pourtant une essentielle, c'est la certitude. Sur tout ils ont vraiment des notions variées et intéressantes, mais presque sur rien ils n'ont de principe absolument certain. Et cela pour une raison bien simple, c'est qu'ils n'ont pas de critérium, pas de règle sûre dans cette confusion, pour discerner le vrai du faux. A force de discuter sur tout, ils finissent, comme les philosophes d'autrefois, par « s'évanouir dans leurs pensées » et douter de tout. Mais un peuple, un homme même ne peut pas vivre dans le doute et l'incertitude, c'est contre nature ; il faut nécessairement qu'il se prenne à quelque chose de positif et qu'il s'y arrête. Or le positif dans ce cas, c'est ce qui se voit, se touche et se mange ; en d'autres termes il n'y a de réel pour chacun que son intérêt particulier, et bientôt il ne lui reste plus qu'un seul principe, l'égoïsme. Au Japon aussi, le pays pourtant le plus chevaleresque du monde, l'égoïsme s'est développé dans des proportions effrayantes, et pratiquement c'est lui qui pousse ce pays, comme tant d'autres, à d'inévitables catastrophes.

Tel est en résumé l'état des esprits, ou, comme disent les Japonais, le monde des idées au Japon. Ce tableau, tout in-

---

54. *Seitai kofukusai seika.* Benedictionale ou chants du salut du Saint-Sacrement, par M. Marmonier.—*Imp. Saint-Joseph,Osaka,*1913, in-12, pp. 76.

IV. — PRIÈRES

55. *Orasho narabini oshie.* Prières et doctrine, par la Mission du Japon méridional. — *Nagasaki,* 1878, in-18, pp. 430 + supplément de cantiques japonais, 1879, pp. 32.

56. *Kôkyôkwai kitôbun.* Livre de prières. Editio ex originali japonensi romanis litteris transcripta. — *Tôkyô,* 1896, in-16, pp. 141 ; *Imp. de Nazareth, Hong-kong,* 2e édit., 1899, in-16, pp. 141.

57. *Kôkyôkwai kitôbun.* Livre de prières catholiques (pour toutes les missions du Japon). — *Imp. Hotto, Tôkyô,* 1re édit., 1896, in-32 et in-16, pp. 290 ; 2e édit., 1902, in-32, pp. 290 ; *Imp. Fukuin, Yokohama,* 3e édit., 1908, in-32, pp. 304 ; *Imp. Saint-Joseph, Osaka,* 4e édit., 1912, in-32, pp. 314.

58. *Shuyô naru inori.* Principales prières. — *Imp. Saint-Joseph, Osaka,* 1911, in-32, pp. 17.

59. *Kôkyôkwai kitôbun shôryaku.* Abrégé du livre de prières, par M. Salmon. — *Imp. Saint-Joseph, Osaka,* 1912, in-32, pp. 114.

60. *Seikyô nikkwa.* Prières quotidiennes et Instructions à l'usage du Vicariat apostolique du Japon méridional, par M. Cousin. — *Osaka,* 1re édit., 1882 ; 2e édit., 1885, in-24, pp. 322.

complet qu'il est, peut aider à comprendre dans quelles conditions se poursuit l'évangélisation de ce pays, quelle est la tâche du missionnaire, et en face de quelles difficultés il se trouve placé. Le critérium de vérité, les principes infaillibles, enfin la certitude dont les Japonais ont besoin, le missionnaire catholique les possède, et lui seul peut les leur donner ; il le sait et ne l'oublie pas ; profitant de toutes les portes ouvertes, à propos de tout il se dit, comme l'Apôtre : « Malheur à moi si je n'évangélise pas ».

Mais, avant de faire accepter la vérité divine, pour préparer les esprits à la recevoir, veut-on savoir combien d'erreurs il doit éclaircir, combien de préjugés il doit écarter. Il y a d'abord les erreurs des « Trois Religions » nationales, comme on disait jadis : Shintoïsme, Bouddhisme et Confucianisme ; elles se sont un peu transformées, mais elles sont loin d'avoir disparu. Il y a ensuite les erreurs du protestantisme, car depuis le premier moment de l'ouverture du pays, il y est largement représenté et très actif. Près de quarante sectes ou dénominations différentes y prêchent et se contredisent ; mais toutes s'accordent à dire que la religion catholique n'est pas la vraie. Tous les reproches, injures, calomnies répétés pendant trois cents ans en Europe contre l'Église, ont été réédités au Japon. Et cela non seulement par la prédication orale, mais, ce qui est beaucoup plus grave, par le livre ; la langue anglaise

---

61. *Seitai hairyô zengo no inori.* Prières avant et après la communion, par M. Raguet. — *Imp. Saint-Joseph, Osaka,* 1911, in-32, pp. 22.

62. *Tenshu wo aisuru kokoro wo motomuru tame no inori.* Prières pour obtenir l'esprit de l'amour de Dieu, par M. Wagner. — *Imp. Saint-Joseph, Osaka,* 1911, in-24, pp. 100.

V. — CATÉCHISMES ET OUVRAGES RELIGIEUX ÉLÉMENTAIRES

63. *Kôkyô yôri.* Catéchisme, par le Diocèse de Tôkyô. — *Tôkyô,* 1re édit. 1889 ; 3e édit., 1892, in-12, pp. XIII-95.

64. *Kôkyô yôri.* Catéchisme (transcription du précédent en caractères latins), par le Diocèse de Tôkyô. — *Imp. de Nazareth, Hong-kong,* 1888, in-12, pp. 82.

65. *Kôkyô yôri.* Catéchisme (édition officielle pour tout le Japon). — *Tôkyô,* 1re édit., 1896, in-12, pp. 142 (a été fréquemment réimprimé).

66. *Kôkyô yôri.* Catéchisme précédent, en caractères latins (édition officielle pour tout le Japon). — *Tôkyô,* 1896, in-18, pp. 136.

67. *Tenshu kôkyô yôri.* Catéchisme (édition officielle simplifiée pour Tôkyô). — *Tôkyô,* 1re édit., 1899 ; 2e édit., 1904, in-12, pp. 128.

étant obligatoire dans toutes les écoles moyennes et supérieures, les livres anglais y sont devenus classiques ; c'est donc d'après l'histoire anglaise protestante que toute la génération instruite depuis bientôt quarante ans connaît le passé de l'Europe et de l'Église. De là chez un grand nombre d'hommes, même de bonne foi, une prévention inconsciente et la défiance vis-à-vis du catholicisme.

La philosophie qui a prévalu est la philosophie allemande. Kant et son école ont été suivis par les étudiants, et leur influence s'est étendue beaucoup plus loin qu'on ne s'imaginerait d'abord. Voici pourquoi : la philosophie allemande ressemble tellement au Bouddhisme, que sur beaucoup de points les deux se confondent ; de là vient que l'idée allemande, comme on dit, entre naturellement dans le cerveau japonais et s'y trouve à l'aise. Les Bouddhistes instruits en ont tiré cet avantage que, modifiant un peu leurs conceptions trop naïves, et remplaçant leur vieux langage par la terminologie transcendentale, ils ont fabriqué ce qu'ils appellent le néo-bouddhisme, c'est-à-dire élevé l'ancien à la hauteur de la science la plus avancée.

D'autre part, le Christianisme entre les mains des protestants japonais, nationalistes et indépendants, subit toutes sortes de transformations dont la plus radicale est celle qui consiste à supprimer le surnaturel, et à tout expliquer par le pan-

---

68. *Tenshu kôkyô yôri.* Catéchisme (édition officielle simplifiée pour Tôkyô, en caractères latins). — *Yokohama*, 1899, in-18, pp. 100.

69. *Tenshu kyô shôryaku.* Abrégé du même, par M. Vigroux. — *Yokohama*, 2e édit., 1897 ; 1903, in-18, pp. 34.

70. *Nagasaki no kôkyô yôri.* Catéchisme de Nagasaki.

71. *Shogaku yôri.* Catéchisme des commençants.

72. *Seikyô shogaku yôri.* Catéchisme des commençants, par M. Vigroux. — *Tôkyô*, 1882, in-8, pp. 92.

73. *Kôkyô shôryaku.* Abrégé de catéchisme ; examen pour la 1re communion, par M. Tulpin. — *Nagoya*, 1897, 3e fasc. in-12, pp. 34.

74. *Kôkyô shôho.* Catéchisme élémentaire de la religion catholique, par M. Salmon. — *Nagasaki*, 1re édit., 1899 ; 2e édit., 1901 ; 3e édit., 1902 ; 4e édit., 1904 ; 5e édit., 1909 ; *Osaka*, 6e édit., 1912, in-12, pp. 82.

75. *Shôni no kôkyô-shiori.* Guide catholique des enfants ou petit catéchisme des enfants, par M. Raguet. — *Imp. Saint-Joseph, Osaka*, 1912, in-18, pp. III-66.

76. *Kôkyô yôri furoku.* Supplément au catéchisme, par M. Nagata. — *Imp. Saint-Joseph, Osaka*, 1910, in-18, pp. 23.

77. *Kôkyô shakugi.* Catéchisme expliqué, par M. Brotelande. — *Tôkyô*, 1re édit., 1887 ; 2e édit., 1895 ; 3e édit., 1897, 2 vol., in-12, pp. 410, 526.

78. *Oshie no shiori.* Le guide de la religion, par M. Daridon. — *Imp. Rikkyôsha, Tôkyô*, 1910, in-12, pp. 95.

théisme. Enfin pour être complet, il faut ajouter à ces erreurs, celles que la libre-pensée, mère de la révolution radicale, propage au Japon comme ailleurs, et par les mêmes moyens, en attaquant les bases fondamentales de la société humaine, c'est-à-dire la religion, la morale, l'autorité, la famille, la propriété ; il n'y a que la Patrie dont l'idée n'ait pas encore été discutée, du moins ouvertement, car la conscience publique ne le permet pas jusqu'à présent.

Après ce rapide exposé, est-il besoin de dire pourquoi les missionnaires qui vivent au milieu de ce peuple, qui voient, qui comprennent, et qui ont à cœur l'honneur de l'Eglise qu'ils représentent, et le bonheur d'hommes qu'ils voudraient sauver, est-il besoin de dire pourquoi, non contents de parler, les missionnaires ont recouru au tract, au journal, à la brochure, au livre, pour tâcher de faire pénétrer au moins quelques étincelles de vérité dans des milieux où leur personne n'est pas admise, de mettre quelques raisons de foi et de bon sens sous les yeux d'hommes qui ne viennent pas les entendre.

Comment s'est faite l'évangélisation par les livres?

Péniblement, pour plusieurs raisons. D'abord, sur beaucoup de sujets, il est difficile au missionnaire de se procurer ou d'acheter les livres dont il aurait besoin pour se renseigner et

---

79. *Tsûzoku shûkyô kaitei.* Explication du catéchisme, par M. Joly. — *Tôkyô*, 1907, 2 vol., in-12, pp. 42, 166.

80. *Pom Kambi.* Petit catéchisme Aino, par Mgr Berlioz. — *Yokohama*, 1893, in-32, pp. 12.

81. *Kôkyô zukai.* Catéchisme en images, par M. Drouart de Lezey. — *Imp. Kokkôsha, Tôkyô.* 1re édit., 1900 ; 2e éd. 1901, in-8°, pp. 107.

82. *Kôkyô yôri zukai.* Explication du catéchisme en images, par MM. Vagner et Masumoto. — *Imp. Saint-Joseph, Osaka*, 1910, in-4, pp. 300 ; 1913, in-12, pp. 342.

83 *Kôkyô rikai.* Explication du catéchisme (2e partie, les commandements de Dieu), par M. Raguet (la 1re et 3e en préparation). — *Imp. Saint-Joseph, Osaka*, 1913, in-12, pp. 459.

84. *Kôkyô rikai.* Explication de la religion, par M. Raguet. — *Imp. Kokkôsha, Tôkyô*, 1900, 1er fascicule, in-12, pp. 23.

85. *Kôkyô yôgi.* Exposition de la doctrine catholique, par M. Drouart de Lezey. — *Imp. Kokkôsha, Tôkyô*, 1907, in-12, pp. 193.

86. *Kôkyô shigwansha no tomo.* L'ami du catéchumène, par M. Lissarrague. — *Imp. Saint-Joseph, Osaka*, 1913, in-12, pp. 124.

87. *Tenshu kôkyô yôri* (*Senrei shigansha yô*). Catéchisme à l'usage des catéchumènes). — *Imp. Fukuin, Yokohama*, 1905, in-18, pp. 81.

88. *Shukyô-teki katei kyôiku.* Enseignement de la religion dans la famille, par MM Lissarrague et Horie. — *Imp. Saint-Joseph, Osaka*, 1913, in-8, pp. 88.

pour étudier lui-même avant d'écrire. Le prêtre doit se tenir à son poste ; il a rarement l'occasion d'étudier avec d'autres ses vues et ses idées ; ensuite, si tant et tant de questions de toutes sortes sont malaisées à traiter même de vive voix, à plus forte raison le sont-elles par écrit, dans une langue aussi compliquée que la langue japonaise. Il faut renoncer à écrire soi-même, et se résigner simplement à emprunter la main d'un autre ; mais cet autre, encore faut-il le rencontrer. De plus, pour faire rédiger et publier, il en coûte ; or, dans des missions comme celles du Japon, où la pauvreté est extrême, le missionnaire est réduit pour un labeur de ce genre à ses propres ressources. Quêter au dehors est presque inutile. Pour bâtir une église, ouvrir un hôpital ou un orphelinat, on trouve aisément des secours ; mais quand on demande pour publier des livres, il est rare que l'on obtienne même une réponse. Missionner en pays infidèle et composer des livres sont deux idées, qui ne se sont pas encore associées dans l'esprit de beaucoup de chrétiens d'Europe, même des plus fervents.

D'ailleurs, il faut bien l'avouer, cette sorte de travail n'est pas, en général, celui que les missionnaires préfèrent. Le ministère actif, aller, venir, faire des connaissances personnelles, revenir quelquefois harassé, mais content, leur convient beaucoup mieux. Ce n'est pas pour passer la meilleure partie de leur vie sur des livres qu'ils sont venus au bout du monde. Cependant

---

89. *Shindô no annai.* Guide de la vraie voie, par M. Mayrand. — *Tôkyô*, 1895, in-12, pp. 23.

90. *Senrei no kaisetsu.* Explication du sacrement de Baptême, par M. Cettour.

91. *Reimei no koto.* Les noms de baptême. Origine et raison d'être, par M. Ligneul (Supplément de la revue *Tenshu no Bampei*).

92. *Katei ni okeru jidô no jumbi.* Préparation à la première communion, par M. Lissarague. — *Imp. de l'Orphelinat, Osaka.*

93. *Shiken.* Examen avant la Confirmation et la première communion, par M. Vigroux. — In-12, pp. 10.

94. *Kenshin no hiseki.* La Confirmation, par M. Raguet. — *Nagasaki*, 1896 ; 1900 ; 1910. *Imp. Saint-Joseph* ; *Osaka*, 1912, in-18, pp. 40.

VI. — LIVRES DE PIÉTÉ. — SERMONS

95. *J.-C. no mohan.* Imitation de Jésus-Christ, par M. Paul Kunisada. — *Imp. Shoheikan, Tôkyô*, 1906, in-16, pp. xiv-577.

96. *Shûtoku shinan.* Perfection chrétienne (d'après Rodriguez), par M. Kataoka. — *Nagasaki*, 1er vol., 1897, in-12, pp. x-462 ; 2e vol., 1902, in-12, pp. 530 ; 3e vol., 1907, in-12, pp. 483.

97. *Kwantoku no shiori.* Guide de la perfection chrétienne, par M. Raguet. — *Imp. Saint-Joseph, Osaka*, 1er vol., 1912, in-18, pp. iic-302.

si l'on considère bien les choses, ce ne sont pas deux ministères différents, c'est une double forme du même zèle ; et loin de s'exclure l'un l'autre, ils s'appellent au contraire et se complètent mutuellement.

Les prêtres des Missions-Etrangères au Japon l'ont ainsi compris. En examinant la bibliographie des quatre diocèses qu'ils administrent, Tôkyô, Nagasaki, Osaka, Hakodaté, et en la comparant à celles des autres missions, même des plus anciennes, on est surpris du nombre considérable de livres publiés en si peu de temps et par des ouvriers si peu nombreux. Cette surprise augmente encore à mesure que l'on constate la grande diversité de ces ouvrages, traitant à peu près tous les sujets, depuis les plus élémentaires du catéchisme jusqu'aux plus élevés de la philosophie. Plus de 300 ouvrages, dont plusieurs d'une valeur réellement scientifique, ont ainsi été composés. Sans témérité aucune, on peut affirmer que, sous ce rapport, nulle part au monde le souffle fécond de l'Esprit de Dieu ne s'est manifesté plus merveilleusement que dans l'Eglise renaissante du Japon. Ajoutons encore, en terminant cet aperçu général, que ces 300 ouvrages ont été tirés, les uns à 1000 exemplaires, les autres à un plus grand nombre ce qui fait près d'un demi-million de livres catholiques répandus dans tout le Japon.

Ce sont d'abord les livres indispensables pour l'instruction

---

98. *Toku no ishizue.* La base de la perfection (tiré de saint ALPHONSE DE LIGUORI), par l'INSTITUT SAINT-JOSEPH. — *Imp. Saint-Joseph, Osaka*, 1912, in-12, pp. VII-290.

99. *Shinsen.* Le Combat spirituel, par M. RAGUET. — *Imp. Tôa, Tôkyô*, 1907, in-32, pp. XXI-812.

100. *Kôkyô nikka.* Journée chrétienne, par le VICARIAT APOSTOLIQUE DU JAPON SEPTENTRIONAL. — *Tôkyô*, 1re édit., 1884, in-12, pp. 238; 2e édit., 1889, in-24, pp. 238.

101. *Christo no shinja no yômu.* La journée du chrétien, par M. URAKAVA. — *Imp. Saint-Joseph, Osaka*, 1911, in-12, pp. VIII-648.

102. *Shinto kôkwan.* — Le Trésor du chrétien, par M. A. CLÉMENT. — *Yokohama*, 1899, in-18, pp. 704.

103. *Kôfuku no michi.* Le Chemin du bonheur, par M. LIGNEUL. — *Imp. Kokkôsha, Tôkyô*, 1900, in-18, pp. 48.

104. *Sujônen.* Pensez-y bien, par M. LEMARÉCHAL. — *Yokohama*, 2e édit., 1900; 3e édit., 1904, in-16, pp. II-204.

105. *Aishu kingen.* Paroles d'or sur l'amour de Dieu. — *Imp. Saint-Joseph, Osaka*, in-24, pp. 46.

106. *Seitai hairyôben.* La Communion fréquente (de Mgr DE SÉGUR), traduction de M. ISHIBASHI. — *Imp. Saint-Joseph, Osaka*, 1910, in-18, pp. 102, avec suppl. pp. 23, sur la messe.

des catéchumènes et des fidèles, *Catéchisme* et *Livre de prières*, *Explication du Catéchisme*, *Abrégé de l'Histoire Sainte*, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, *Notion de la Vraie Eglise ;* puis ce qu'il faut pour entretenir la foi et nourrir la piété : *Méditations*, *Visites au Saint-Sacrement*, *Pensez-y bien*, *Combat spirituel*, *Perfection chrétienne ;* des lectures intéressantes et instructives : *Vie de saint François-Xavier*, *Vie des Saints*, *Histoire des Martyrs Japonais et des persécutions au Japon* ; voyages aux pays étrangers et romans chrétiens, entre autres *Fabiola* traduit en japonais.

Mais de tous les ouvrages publiés jusqu'à ce jour, les plus importants, et ceux qui représentent la plus grande somme de travail et de persévérance, sont la traduction japonaise du *Nouveau Testament* en entier, un *Dictionnaire français-japonais* complet de la langue telle qu'elle est aujourd'hui, un *Dictionnaire japonais-français*, un *Dictionnaire illustré de l'histoire et de la géographie du Japon* depuis l'antiquité la plus reculée. Longtemps avant ces derniers travaux, d'autres avaient été entrepris pour l'utilité des missionnaires : grammaires, lectures, conversations en japonais ; ils sont mentionnés au catologue.

A côté des livres, il y a place et une grande place pour les brochures ; aussi ces publications sont-elles assez nombreuses. Elles ont été composées, selon l'occurrence, pour l'instruc-

---

107. *Yutaka naru kesshin.* Féconde résolution, de recevoir la sainte communion, par l'Institut Saint-Joseph. — *Imp. Saint-Joseph, Osaka*, 1911, in-32, pp. 16.

108. *Seitai hairyô no tebiki.* Manuel pour la réception de la communion. par l'Institut Saint-Joseph. — *Imp. Saint-Joseph, Osaka*, 1911, in-32, pp. 52.

109. *Seitai hairyô ni tsuite kyôchoku.* Traduction des deux décrets de Pie X sur la communion, par M. Nagata. — *Imp. Saint-Joseph, Osaka*, 1912, in-18, pp. 32.

110. *Seitai reihai no michibiki.* Visites au Saint-Sacrement, par M. Lemaréchal. — *Yokohama.* 1re édit., 1890, in-12, pp. 129 ; 2e édit., 1894, in-16, pp. 233.

111. *Seitai hômon.* Visites au Saint-Sacrement (de saint Alphonse de Liguori), traduction par M. Urakawa. — *Imp. Saint-Joseph, Osaka*, 1912, in-18, pp. II-200 + supplément pp. 80.

112. *Mi kokoro no gijôhei.* Recueil de la garde d'honneur, traduction de M. Bousquet. — *Imp. Saint-Joseph, Osaka*, in-24, pp. 10,

113. *Go Kunan no mokusô.* L'horloge de la Passion (de saint Alphonse de Liguori), traduction par M. Wakita. — *Tôkyô*, 1908, in-24, pp. 456.

114. *Seigen hyakuki.* Cent pensées saintes, par l'Institut Saint Joseph. — *Imp. Saint-Joseph, Osaka*, 1911, in-32, pp. 87.

115. *Kinsho.* Le livre d'or de l'humilité, traduction par M. Ligneul. — *Imp. Shûeisha, Tokyô*, 1888. in-32, pp. 121.

tion particulière de telle chrétienté, pour répondre à une question, pour résoudre une difficulté de rencontre. Souvent la discussion commencée dans une conversation s'achève dans un petit écrit qui, livré au public, ira porter à d'autres la réponse. Quelquefois, ce sont des conférences dont le sujet traité plus à fond est devenu la matière d'une brochure utile. C'est ainsi que des instructions prêchées il y a plus de vingt ans, devant des auditoires païens, et réunies en un volume, ont rendu et rendent encore le plus grand service comme introduction au Catéchisme ; tel, le livre du P. Drouart de Lezey, *Vérités fondamentales*.

Enfin, en suivant le mouvement de l'opinion et les événements au jour le jour, l'occasion s'est présentée d'aborder et de traiter plus ou moins à fond un grand nombre de questions de toutes sortes, concernant la religion, la philosophie, l'éducation, la morale, la famille, la vie publique, la vie religieuse. Les plus importantes de ces questions ont fourni la matière d'une série de volumes qui se suivent dans un ordre à peu près logique, depuis la prétendue incompatibilité qui existe entre le christianisme et la constitution de la société japonaise, jusqu'à l'exposé complet, quoique abrégé, de la théologie catholique.

Dans cette voie, les missionnaires n'ont pas rencontré que des roses. M. Ligneul, l'apôtre qui a jeté le plus d'ouvrages

---

116. *Mirai no kibô*. Le chemin de la vie future, par M. Ishibashi Chuwa. — *Imp. Saint-Joseph, Osaka*, 1re édit., 1910 ; 2e édit., 1911, in-18, pp. v-173.

117. *Zaïgen seibatsu*. La lutte contre les péchés capitaux (d'après saint Alphonse de Liguori), par M. Ishibashi. — *Imp. Saint-Joseph, Osaka*, 1911, in-18, pp. iv-546.

118. *Teitoku hokan*. Miroir de la pureté, par M. Maeda. — *Tôkyô*, 1894, in-18, pp. x-200.

119. *Kaiten kokkai yôketsu*. Le ciel ouvert par la confession sincère, par M. Lemaréchal. — *Yokohama*, 1894, in-12, pp. 206.

120. *Nokusô michibiki*. Méditations, par M. Tomatsu. — *Tokyô*, 1893, in-18, pp. iii-142.

121. *Nokusô Yôteki*. Recueil des méditations de retraite de la paroisse d'Asakusa, en 1894, par M. Brotelande. — *Imp. Kinkôdô, Tôkyô*, 1894, in-12, pp. 95.

122. *Zenshû no junbi*. Préparation à une bonne fin, par M. Marmonier. — *Osaka*, 1910, in-12, pp. 330.

123. *Kenteki*. Petits sermons, par M. Araya. — 3 vol.

124. *Hanachiru sato syra* (Que votre nom soit sanctifié), petite nouvelle sur la 1re demande du *Pater*, par Gael de Saïan, traduction par l'Institut Saint-Joseph. — *Imp. Saint-Joseph, Osaka*, 1910, in-12, pp. 51.

125. *Wasure gatami*. Le testament (Que votre règne arrive), petite nouvelle sur la 2e demande du *Pater*, par Gael de Saïan, traduction par l'Institut Saint-Joseph. — *Imp. Saint-Joseph, Osaka*, 1911, in-12, pp. 58.

catholiques dans le monde japonais, raconte ces quelques faits qui ont marqué ses débuts dans la carrière d'écrivain :

« Un docteur japonais très connu, président de la Faculté des Lettres à l'Université Impériale de Tôkyô, avait publié un volume de plus de 300 pages, pour établir que la religion chrétienne est incompatible avec l'existence même de la société japonaise telle qu'elle a été jusqu'à maintenant. En effet, la nation japonaise tout entière repose sur le patriotisme. Les quarante millions d'hommes qui la composent ne forment qu'un seul corps, dont l'Empereur est la tête. Dans la personne du Souverain sont incarnés l'âme de toute la nation, sa gloire, sa force, ses intérêts. L'autorité du Souverain n'est autre que celle des dieux fondateurs de l'Empire, divins Ancêtres dont le « Fils du ciel » est le représentant, l'héritier et le continuateur, pour le bien unique de son peuple. Or, d'après la religion chrétienne, même l'Empire du Soleil levant et ses habitants n'ont pas d'autre origine que le reste du monde. Peuples ou Souverains, tous les hommes sont égaux devant le même Dieu, et c'est par ce Dieu, que tous les rois règnent ; il n'y a d'exception pour personne.

Contre cet enseignement si lumineux, l'auteur du livre dont nous parlons réunit tous les préjugés nationaux, auxquels il joignit en même temps les attaques les plus populaires des libres-penseurs étrangers contre la religion chrétienne. Ce livre

---

126. *Kandai.* Cœur généreux (Que votre volonté soit faite), par l'INSTITUT SAINT-JOSEPH, petite nouvelle sur la 3e demande du *Pater* — *Imp. Saint-Joseph, Osaka*, 1911, in-12, pp. 54.

127. *Kinan.* En détresse (Donnez-nous aujourd'hui notre pain), petite nouvelle sur la 4e demande du *Pater*, par l'INSTITUT SAINT-JOSEPH. — *Imp. Saint-Joseph, Osaka*, 1911, in-12, pp. 51.

128. *Dorei no urami.* La haine d'un esclave (Pardonnez-nous nos offenses) nouvelle sur la 5e demande du *Pater*, par l'INSTITUT SAINT-JOSEPH. — *Imp. Saint-Joseph, Osaka*, 1911, in-12, pp. 55.

129. *Sukui.* Sauvée (Ne nous laissez pas succomber), par l'INSTITUT SAINT-JOSEPH. — *Imp. Saint-Joseph, Osaka*, 1912, in-12, pp. 49.

130. *Oki ye.* Au large (Délivrez-nous du mal), par l'INSTITUT SAINT-JOSEPH. — *Imp. Saint-Joseph, Osaka*, 1912, in-12, pp. 42.

131. *Seibo kwai-in no Michibiki.* Guide des Enfants de Marie, par M. LEMARÉCHAL. — *Yokohama*, 1890, in-12, pp. 46.

132. *Seibo sôkei.* La dévotion envers la Sainte Vierge, par M. LEMARÉCHAL. — *Yokohama*, 1905, in-18, pp. 340.

133. *Seibo Maria no 7 no kanashimi.* Les 7 douleurs de la sainte Vierge (d'après saint ALPHONSE DE LIGUORI), par M. URAKAWA. — *Imp. Saint-Joseph, Osaka*, 1910, in-24, pp. 108.

134 *Rosario shôkai.* Explication du rosaire, par l'INSTITUT SAINT-JOSEPH. — *Imp. Saint-Joseph, Osaka*, 1911, in-24, pp. 156.

très habilement écrit, et vraiment entraînant pour des Japonais, eut un retentissement immense. Pour tâcher d'en atténuer l'effet, l'Archevêque (alors Mgr Osouf) désira qu'une réfutation en fût faite, aussi complète que possible, en suivant l'auteur page par page. La tâche n'était pas aisée. Montrer ce qu'il y avait de faux ou d'exagéré dans les affirmations de l'auteur n'était pas difficile ; mais le point délicat était que, par la nature même du sujet, on était obligé de toucher à ce qu'il y a de plus sensible dans l'âme japonaise, et d'y toucher sans la blesser... Par inexpérience et par maladresse je n'y réussis pas. Il m'échappa, à moi et au jeune Japonais qui m'aidait dans ce travail, quelques expressions qui furent trouvées blessantes ; notre livre *Religion et Patrie* fut arrêté par la censure, et la publication en fut interdite par la police. Notre condamnation parut à l'*Officiel*, et mon Japonais surtout fut très maltraité par certains journaux ; on l'appela « un vil esclave, à la solde d'un étranger, pour déshonorer son pays ». Hélas, les journalistes qui écrivaient ces choses ne nous connaissaient guère ni l'un ni l'autre.

Ce n'est pas tout. Il y avait alors à Tôkyô une quantité d'étudiants déclassés qui vivaient d'aventures ; on les appelait en japonais « *Soshi* » ; robustes chevaliers, pourfendeurs de profession, toujours prêts à faire le coup de poing pour quelque « cause d'honneur » ; ce furent les plus embarrassants. Il en

---

135. *Ave Maria.* Nouvelle sur l'*Ave Maria.* — *Imp. Saint-Joseph, Osaka,* 1911, in-12, pp. 42.

136. *Seishin Seigetsu.* Mois du Sacré-Cœur, par M. NAGATA. — *Osaka,* 1910, in-18, pp. III-115.

137. *Seibo Maria no eiyo.* Les gloires de Marie (par saint ALPHONSE DE LIGUORI) traduction par l'INSTITUT SAINT-JOSEPH. — *Imp. Saint-Joseph, Osaka,* 1914, in-18, pp. XXIX-493.

138. *Seibo Maria no tsuki.* Mois de Marie, par M. NAGATA. — *Osaka,* 1911, in-18, pp. III-187.

139. *Sei Joseph no tsuki.* Mois de saint Joseph, par M. NAGATA. — *Imp. Saint-Joseph, Osaka,* 1912, in-18, pp. 135.

140. *Saint François-Xavier no kokonoka shûgyô.* Neuvaine à saint François-Xavier, par M. CLÉMENT. — *Tôkyô,* 1899, in-32, pp. 110.

141. *Shudosha no kokoroe.* Memento du religieux (Traduction des conseils aux religieux, par saint ALPHONSE DE LIGUORI) par M. URAKAWA. — *Imp. Saint-Joseph, Osaka,* 1913, in-18, pp. 202.

VII. — PHILOSOPHIE. — CONTROVERSE

142. *Tetsugaku nyûmon.* La porte de la philosophie (de TONGIORGI) traduction par MM. MIKAMI et TAMURA. — *Tôkyô,* 1888, in-12, pp. 64.

143. *Irin tetsugaku.* Philosophie morale (de TONGIORGI) traduction. — *Tôkyô,* 1888, in-12, pp. 96 ; 1906, in-12, pp. 100.

vint à plusieurs reprises à la mission, qui voulaient absolument avoir « ce livre ». « Pourquoi le voulez-vous, puisqu'il est défendu de le montrer ? Ici nous enseignons à observer les lois qui ne sont pas injustes, nous ne pouvons pas y manquer. Pour quelques expressions jugées trop peu respectueuses, la censure a interdit de répandre ce livre, il ne sortira pas d'ici. » En effet, ce fut Mgr Osouf lui-même qui se chargea de le brûler ; cette année-là le bon saint homme eut du papier pour allumer son feu pendant tout l'hiver.

(*A suivre*).

LES SÉMINAIRES
ET LE CLERGÉ INDIGÈNE DANS NOS MISSIONS
(*Fin*[1]).

Les résultats obtenus par les séminaires des missions sont fort consolants : Le nombre total des prêtres indigènes en 1915 était de 984.

Les missions qui en possèdent le plus sont : le Tonkin méridional 115, le Tonkin occidental 108, la Cochinchine occidentale 88, la Cochinchine septentrionale 69, le Se-tchoan oriental 57, le Cambodge 51.

Tous ou presque tous appartiennent à des familles chrétiennes depuis plusieurs générations ; car il est impossible, sauf exception très rare, de songer à élever au sacerdoce soit de nouveaux convertis, soit des enfants de néophytes.

Et c'est, pour le dire en passant, une réflexion que n'ont pas faite ceux qui, calculant uniquement le nombre des chrétiens et celui des prêtres indigènes, ont jugé ce dernier fort minime et peu en rapport

---

144. *Shûkyô no hitsuyô wo ronjite Tenshu no souzai ni oyobu.* Existence de Dieu, par M. Kawaguchi.

145. *Moize no sekai-kaibyaku-ron.* Cosmogonie mosaïque, par M. Sauret. — *Kurume*, 1889, in-12, pp. 17.

146. *Banbutsu no hongen.* L'origine des êtres, par M. Sauret. — *Kurume*, 1re édit., 1889, in-12, pp. 136 ; 2e édit., 1890, in-12, pp. 294.

147. *Jinrui no hongen.* La vraie origine de l'espèce humaine, par M. Sauret. — *Kurume*, 1891, 2 vol., in-12, pp. 100, 60.

148. *Zôsha to jinrui no Kankei.* Rapports entre le Créateur et le genre humain, par la chrétienté de Matsumoto. — *Tôkyô*, 1892, in-12, pp. 10.

---

[1] Voir *Ann. M.-E.* septembre-octobre 1916, n° 11[1], p. 166.

Errata. — Dans le précédent article nous avons fait une erreur page 168, 14e ligne en disant : « Que la mission de Nagasaki a dû, faute de ressources, fermer son séminaire. » *Elle a seulement été obligée de restreindre le nombre de ses séminaristes.*

avec le total des catholiques. Il importe de compter uniquement les anciens chrétiens comme sources du recrutement sacerdotal.

Dans ces conditions, les missions donnent un prêtre sur 600 catholiques. La moyenne ne s'éloigne pas beaucoup, on le voit, de celle du recrutement en France.

Cette moyenne ne comprend pas les missions de l'Inde, qui présentent au recrutement sacerdotal un obstacle particulier et insurmontable, qu'en 1877 Mgr Laouënan exposait ainsi :

« La population du Vicariat de Pondichéry en nombre rond étant de 170.000 chrétiens, je pose en fait qu'environ 120.000, ou peut-être 130.000, sont de parias. Sur les 30.000 ou 40.000 qui restent, les deux tiers appartiennent à des castes réputées dans le pays peu honorables, et qui, de fait, sont peu honorées. Il ne reste que les castes tout à fait supérieures comptant 15.000 âmes, parmi lesquelles nous puissions recruter notre clergé.

« Et ici, il n'y a pas à dire, à invoquer les principes d'égalité ; un prêtre paria, ou d'une caste inférieure, serait méprisé ; il ferait mépriser le sacerdoce et l'état ecclésiastique ; ses coassociés de caste eux-mêmes le mépriseraient ; son sacerdoce serait stérile, impossible. »

A cette époque, le Vicariat apostolique de Pondichéry comptait 26 prêtres indigènes. Aujourd'hui, le même territoire, comprenant les diocèses de Pondichéry et de Kumbakônam, en possède 40 ; et les fidèles parmi lesquels on peut choisir des prêtres ne dépassent pas le chiffre de 25.000.

*
* *

Ces questions de statistique étudiées, il n'est pas sans intérêt de rechercher si, par ses qualités et par ses services, le clergé indigène a répondu aux espérances de ses promoteurs.

On peut hardiment répondre par l'affirmative et par une affirmative absolue. Ces prêtres travaillent avec conscience, dignité et dévouement.

Des défauts de caractère, de race, de caste, ils en ont comme tout le monde ; mais ils n'en ont assurément pas le monopole, et je ne sache pas sous le soleil un pays où les hommes soient jugés parfaits par leurs semblables. Ils peuvent se perfectionner, comme le clergé de France et d'ailleurs, devenir plus savants, plus pieux, plus zélés, plus humbles ; ils peuvent diminuer leurs préjugés, parce qu'il est toujours possible d'augmenter ses vertus et ses qualités ; mais, comme le disait en 1849 Mgr Bonnand : « Nous avons à perfectionner notre clergé indigène, nous n'avons pas à le modifier dans ses lignes essentielles. »

En dehors de leurs travaux, uniquement par leur présence et leurs fonctions, les prêtres indigènes acclimatent le catholicisme dans des contrées où règne la défiance à l'égard de tout ce qui vient du dehors ; ils sont peut-être la meilleure preuve aux yeux des païens que la religion du Christ est universelle.

Ce sont là des traits généraux qu'il ne sera pas sans intérêt de préciser par quelques pages d'histoire et par quelques portraits.

Parmi les avantages qu'en 1658 les promoteurs du clergé indigène

énuméraient, ils indiquaient l'aide qu'en temps de paix ils donneraint aux ouvriers apostoliques trop peu nombreux; et, en temps de persécution, la nécessité de les suppléer. L'exactitude de ces affirmations fut de vérification facile. M. Deydier au Tonkin, et M. Brindeau en Cochinchine, en eurent les premiers la preuve, puisqu'ils ne trouvèrent que des catéchistes pour prendre soin des chrétiens.

Les prêtres, formés par eux et ordonnés en 1668 et en 1670, durent donc immediatement remplacer les missionnaires absents. Au Tonkin, ils étaient au nombre de 9. Le plus âgé, Martin Mat, avait 68 ans ; le plus jeune, Vite Tri, 30 ; on avait dérogé en sa faveur, à cause de sa vertu et de sa prudence, à la décision prise de ne pas ordonner d'indigène âgé de moins de 40 ans.

Chacun d'eux fut placé à la tête d'un des districts dont Mgr Lambert de La Motte fixa les délimitations.

Voici, en chiffres, les résultats des travaux de ces premiers prêtres tonkinois :

Années	Baptêmes	Confessions
1673	5.386	46.167
1674	6.690	53 045
1675	8.831	55.432
1676	7.769	56 100
1677	6.523	56.910

Eloquente dans sa brièveté, cette statistique est la preuve la plus palpable du zèle de ce clergé naissant, et le plus sûr témoignage des bénédictions que Dieu répandait sur son action.

A la fin du XVIIIe siècle, les cinq missions que dirigeait alors la Société des Missions-Etrangères comptaient 130 prêtres indigènes qui furent grandement utiles, lorsque la Révolution française vint supprimer à peu près tout recrutement apostolique en Europe.

Grâce à eux, les missions se conservèrent, on devrait dire qu'elles prospérèrent : le Se-tchoan, en effet, qui renfermait 25.000 catholiques en 1805, en avait 40.000 dix ans plus tard ; le Tonkin et la Cochinchine enregistraient chaque année de 500 à 1.200 conversions.

Voici l'époque des grandes persécutions : de 1815 à 1825, le Se-tchoan est affligé par le martyre de son évêque, celui de quatre prêtres indigènes et de nombreux chrétiens ; de 1833 à 1862, l'Eglise d'Annam, des frontières du Cambodge à celles de Chine, est noyée dans le sang de ses enfants.

C'est ici le cas de répéter les paroles écrites par le P. de Rhodes, avant la fondation des Missions-Etrangères : « Nous avons tout sujet de craindre qu'il n'arrive à l'Eglise d'Annam ce qui est arrivé à celle du Japon. »

*
* *

Mais les précautions ont été prises ; les chrétiens pourront continuer leurs pratiques religieuses, les prisonniers recevoir le saint viatique, les apostats être réconciliés, et les condamnés trouver sur la route du martyre une main pour les absoudre.

Les prêtres indigènes eux-mêmes deviennent les meilleurs recruteurs du clergé de leur pays.

Pierre Khanh instruisit plus de 40 séminaristes, dont 8 furent prêtres avant sa mort ; Jean Hoan compta 11 de ses élèves promus au sacerdoce ; Paul Bao-Tinh, supérieur du séminaire de Vinh-tri, obtint du gouverneur de la province de Nam-dinh l'autorisation de fonder un séminaire, que l'on désigna sous le nom de « collège pour l'étude des belles-lettres ».

Hélas ! ce n'était pas trop de toutes les bonnes volontés pour remplacer ceux dont les têtes tombaient sous le sabre du bourreau.

De septembre 1858 à juin 1862, le Tonkin occidental compta 31 prêtres martyrs ; le Tonkin méridional 20, la Cochinchine septentrionale 4, la Cochinchine orientale 21, et la Cochinchine occidentale 3. Au total 79 en quatre ans.

Parmi eux, on en trouve de jeunes, enlevés aux premiers jours de leur carrière apostolique : tels, le cochinchinois Pierre Luu, décapité à Chau-doc en 1859. Des vieillards repoussent avec autant de courage les propositions d'apostasie qu'on leur adresse. Pressé de fouler aux pieds la croix, le prêtre tonkinois, Jacques Nam, s'écrie : « Comment, moi, je suis prêtre, et je foulerais aux pieds l'image de Celui que j'adore ! j'abandonnerais la religion véritable dont je suis le ministre ! Ne dois-je pas pratiquer la doctrine que j'ai prêchée aux autres ? Il faut plutôt mourir que d'abandonner la religion. Eh ! qui donc mourra pour sa foi, si le prêtre s'y refuse ? »

A l'extrémité du continent asiatique, dans la Corée où les missionnaires n'étaient apparus que pour mourir, le prêtre André Kim, par sa vie pleine de labeurs, de périls et de misères, par son étonnant courage, arrachera à ses juges ce cri : « Pauvre jeune homme, dans quels terribles travaux il a toujours été depuis l'enfance. » Et combien cette pitié était méritée !

Tout jeune et désireux de se consacrer à Dieu, André Kim quitte son pays avec deux compagnons, met huit mois pour arriver, à travers la Mandchourie et la Chine, jusqu'à Macao à la procure des Missions-Etrangères. Dès qu'il sait balbutier le latin, il devient interprète du commandant français Cécile sur l'*Erigone*, en 1842. Du Chan-tong il passe en Mandchourie, et essaie de pénétrer en Corée par la côte ouest. Après avoir erré pendant deux jours sans prendre aucune nourriture, accablé de lassitude, mourant de faim, il franchit sur la glace le fleuve-frontière et revient dans le Leao-tong. Plus heureux dans une seconde tentative, il atteint Séoul, achète une maison pour loger son Vicaire apostolique, et un bateau pour aller le chercher en Chine. Il se lance en pleine mer sur une barque de 25 pieds de long, et malgré la tempête qui a brisé le mât, déchiré les voiles, et emporté le gouvernail de son frêle esquif, il arrive à Chang-haï. Il a la présence d'esprit de mouiller au milieu des navires anglais en station, et grande est la surprise des officiers, quand ils entendent André Kim leur crier en français : « Moi, Coréen, je demande votre protection ! » Il est ordonné prêtre le 17 août 1845, et huit jours après, prenant secrètement à bord son évêque M^gr^ Ferréol, et un missionnaire M. Daveluy, il fait voile vers la Corée où il débarque le 12 octobre.

A peine arrivé, M^gr^ Ferréol, cherchant à ouvrir une autre voie de communication aux ouvriers apostoliques, envoie André Kim s'infor-

mer des barques qui naviguent sur les côtes coréennes, et se mettre en rapport avec quelques pêcheurs chinois. L'intrépide apôtre avait heureusement rempli sa mission, quand il est pris par les mandarins, condamné à mort et exécuté le 16 septembre 1846, à l'âge de 25 ans.

Parmi les prêtres d'Extrême-Orient martyrs à cette époque douloureusement glorieuse, l'Eglise en a élevé au rang des Bienheureux 18 en 1900, et 7 en 1909.

* * *

Actuellement, placés à la tête de paroisses, tantôt seuls, tantôt sous la direction de missionnaires, les prêtres indigènes ont à gouverner, au Tonkin et à Pondichéry, chacun de 3.000 à 4.000 fidèles ; en Corée, en Cochinchine et au Japon de 1.000 à 1.200, ou bien quelques centaines de chrétiens très dispersés dans les montagnes du Yun-nan, du Kouy-tcheou et du Se-tchoan.

D'autres sont professeurs dans les petits séminaires. Plusieurs composent ou traduisent des livres de piété et de doctrine, dont le style est fort goûté. Nous ne pouvons présenter ici un catalogue de leurs ouvrages ; voici quelques titres :

Sebattiana parvadam (Montagne de la prière et de la méditation) ; *Gnanamirda taganam* (Réservoir d'ambroisie spirituelle) ; *Anuchtana tibiguei* (Flambeau de l'observation), du prêtre Louis : *Gnana nadei* (Voie spirituelle), par le prêtre Aloysius : *Motcha radari* (Passeport pour le ciel), par le prêtre Rattinanader ; *Ieju talei sarppa sangaram* (Destruction des sept serpents capitaux), par Arokianader. Les auteurs ou traducteurs de ces ouvrages appartiennent à la mission de Pondichéry.

Nous connaissons une trentaine d'ouvrages faits par des prêtres japonais, et une vingtaine par des prêtres annamites.

Les principaux sont, au Japon : *Shutoku shinan* (Perfection chrétienne, de Rodriguez), traduction et adaptation par M. Kataoka ; *Seitai hai ryoben* (La Communion fréquente, de Mgr de Ségur), traduction par M. Ishibashi ; du même, *Mirai nokibo* (Le Chemin de la vie future) et *Zaïgen Sebatsu* (La lutte contre les péchés capitaux) ; *Kenteki* (Sermons), par M. Araya ; *Seibo Maria no 7 no kana shimi* (Les sept Douleurs de la Sainte Vierge, de saint Alphonse de Liguori), et *Seitai homon* (Visites au Saint Sacrement), traduction et adaptation par M. Urakava.

En Cochinchince occidentale, M. Qui a publié *Sach gam quanh nam* (Méditations pour tous les jours de l'année), en 5 volumes ; *Hanh ong thanh Luy Gonzaga* (Vie de saint Louis de Gonzague) ; *Hanh Ba co lôc Magarita Maria* (Vie de la Bienheureuse Marguerite-Marie).

Le prêtre le plus connu du Tonkin occidental, le P. Six, a composé des poésies admirées des lettrés annamites ; mais c'est moins par son talent littéraire que par son habileté diplomatique et son administration heureuse, qu'il est célèbre parmi ses compatriotes et parmi les Français de l'Indo-Chine. De son vrai nom, le P. Six, mort en 1899, s'appelait Triem ; mais comme il avait été diacre pendant longtemps, que le diaconat est le sixième ordre, on prit et on garda l'habitude de lui donner le nom de Six. Il était âgé d'environ 30 ans, lorsque, pendant la persécution de 1860, une sentence d'exil

l'envoya dans la région de Lang-son. Il y força, par son caractère et sa science littéraire déjà grande, l'estime des mandarins provinciaux, qui le donnèrent comme précepteur à leurs enfants, et lui permirent même de rompre provisoirement son exil pour aller dans le delta se faire ordonner prêtre par Mgr Jeantet ; puis il retourna à Lang-son.

Libéré lors de la pacification religieuse, 1862-1863, il fut nommé curé de Phat-diem, non loin de la mer. Il groupa autour de lui des centaines de païens qu'il convertit, les plaça dans divers villages, les aida à se procurer les premiers fonds nécessaires pour leurs travaux, et les protégea contre les dangers. Il fit accorder à la mission des terrains alluvionnaires que plusieurs tentatives précédentes n'avaient pu mettre en valeur ; puis il conçut un plan d'ensemble comprenant l'élévation de digues, le creusement de canaux, l'établissement de chasses d'eau pour le lavage des terres salines ; il sut y intéresser la population, et le faire exécuter par des corvées de volontaires qui avaient deviné l'utilité du résultat cherché. Aujourd'hui de nombreux villages s'enrichissent du produit des rizières ainsi conquises sur la mer.

Son action religieuse fut grande. Les chétientés placées sous sa direction reçurent de lui de sages règlements qu'il fit observer, et la population du district de Phat-diem est aujourd'hui foncièrement catholique. Il construisit dans sa résidence une église qui révèle une véritable originalité de conception : longue de 80 mètres, haute de 20, édifiée en blocs de granit, elle est, a-t-on dit, « le premier type de la traduction architecturale du catholicisme d'après la conception annamite ».

Au point de vue politique, la situation du P. Six fut délicate pendant la conquête du Tonkin par la France, puisqu'il appartenait par son origine au peuple conquis ; et aussi pendant la paix, car son prestige inquiétait quelques fonctionnaires ombrageux. Mais il déploya une habileté si parfaite, que le gouvernement annamite le nomma ministre honoraire des rites, délégué royal pour le Ninh-binh et le Thanh-hoa, et commandeur du Dragon de l'Annam, tandis que le gouvernement français le décorait de la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

*
* *

Lorsque la maladie ou la vieillesse force ces prêtres au repos, ils trouvent, soit dans les séminaires, soit dans des sanatoriums à leur usage exclusif, les soins et le calme dont ils ont besoin. Le sanatorium établi par Mgr Mossard, pour ceux de la mission de la Cochinchine occidentale, est situé non loin de Saïgon, dans la vaste plaine de Chi-hoa. L'air y est pur, et une belle chapelle ornée de nombreux autels y a été construite en 1902.

A leur décès, tous ont droit à trois messes célébrées par les missionnaires et par les prêtres indigènes du Vicariat auquel ils appartiennent.

*
* *

Après avoir exposé brièvement le bien fait dans nos missions par nos prêtres indigènes, qu'il nous soit permis d'engager nos lecteurs à

nous aider à en augmenter le nombre par leurs aumônes, quand leur situation de fortune le permet.

Nous avons dit dans un précédent article que le prix de la pension d'un séminariste était de 200 à 300 francs, que l'on pouvait chaque année verser cette somme au supérieur d'une mission, ou, si on le préférait, fonder cette rente en versant un capital de 3.500 à 4.000 fr. Mais, il ne suffit pas de former un clergé indigène, il faut le faire vivre.

Or, bien des missions n'ont pas des ressources suffisantes pour en entretenir autant qu'elles en pourraient former.

Le viatique d'un prêtre indigène est dans certaines missions de 200 francs, dans d'autres, au Japon par exemple, où la vie est plus chère, il s'élève à 600 francs.

Ces chiffres sont certainement fort modestes ; et l'on ne peut pas dire qu'un pareil viatique permette aux prêtres indigènes d'arriver à la fortune.

Mais quand ce viatique doit être versé par une mission qui possède 25 ou 50 prêtres, la dépense qui varie de 5.000 à 30.000 francs ne laisse pas de dépasser les ressources.

Déjà, nous sommes heureux de le dire, plusieurs personnes parmi les Associées de notre Œuvre ont fondé en faveur du clergé indigène des bourses qui constituent le viatique d'un ou de plusieurs prêtres.

D'autres, nous le voulons espérer, sentiront en leur cœur la même générosité si grandement utile, non seulement au salut des païens, mais aussi au leur, puisqu'un intercesseur montera chaque jour au saint autel, et tenant en mains le corps et le sang du divin Sauveur, il demandera dans une prière reconnaissante, pour ses bienfaiteurs et bienfaitrices, protection et miséricorde.

Nous croyons avoir répondu assez complètement aux questions qui nous ont été posées ; mais si quelques-uns de nos lecteurs désiraient de plus amples explications, qu'ils veuillent bien nous les demander ; de grand cœur nous les leur donnerons.

MISSION DU THIBET

LETTRE DE M. DOUËNEL

Missionnaire apostolique.

ESPÉRANCES DE CONVERSIONS. — PIÉTÉ DES CATHOLIQUES.

Padong, 9 octobre 1916.

La situation de notre mission s'améliore. J'ai de grandes espérances pour un prochain avenir. Secondé par un très bon catéchiste, maître d'école, je compte que sous peu presque tout un village va se convertir. Il y a deux ans seulement j'envoyai ce jeune homme dans un poste qui n'avait pas de chrétiens et qui aujourd'hui en compte près de 60.

Depuis quelques semaines, de nouvelles familles arrivent et je constate un vrai mouvement de conversions.

Ce jeune homme, d'une foi extraordinaire, se donne beaucoup de peine, et ses efforts sont couronnés de succès. Daigne le bon Dieu fortifier sa santé et lui permettre de parachever l'œuvre qu'il a commencée.

Dernièrement, un Père Jésuite, étant venu à Padong afin de m'aider, a eu l'occasion de passer deux jours chez ce catéchiste, et il me disait que dans toute la mission de Calcutta qui compte 200.000 chrétiens, il n'a pas vu un homme aussi zélé et aussi rempli de foi. Oui, je le constate moi-même, son influence est très grande, et c'est grâce à lui si mes chrétiens sont excellents. J'ai en moyenne de 20 à 30 communions chaque jour. Tous les soirs, lecture de la vie des Saints ; tous les dimanches après la grand'messe, lecture des saints Evangiles ; tous les premiers vendredis du mois, au moins 60 à 80 communions ; tous les vendredis de nombreux chrétiens vont prier au pied d'un calvaire que j'ai planté sur le sommet d'une de nos hautes montagnes. En entendant hommes, femmes et enfants chanter nos hymnes latines, il me semble que je suis à nouveau dans ma chère Normandie. Depuis quelques années, de nombreux missionnaires sont passés par Padong, et tous se demandent comment les chrétiens sont parvenus à être si bons.

Le secret, je le connais, il suffit pour cela d'avoir dans chaque petit centre un homme de foi, et alors tout va bien ; et c'est ce que je possède maintenant. Faut-il vous montrer combien nous sommes appréciés ? qu'il me suffise de dire que, presque chaque semaine, je reçois des lettres des missions voisines me demandant de faire faire des neuvaines pour la conversion de pécheurs ou de païens. Demain un Père des Sunderbond doit m'arriver ; il veut visiter notre mission et voir par lui-même si ce qu'il en a entendu dire est vrai. Oui, je l'avoue, ici tout va bien, seul je suis un obstacle à la conversion des peuples ; il me semble que je suis le plus mauvais chrétien de la contrée, aussi je vous en supplie, priez, priez pour ma conversion. Si j'avais été un saint, que de bien aurait pu être fait ici ? Quelques jeunes gens anglais me donnent les plus grandes espérances, mais que de temps nécessaire pour leur formation. L'année prochaine deux vont entrer en 3e au Collège des Pères Jésuites et se destinent à la prêtrise : aurai-je le bonheur de les voir parvenir au terme de leurs désirs ? Il me faut en adopter un, car il n'a ni parents ni fortune, et je me demande comment faire par ces temps de détresse. Il y a cinq ou six semaines, je recevais une lettre d'un jeune homme de Mussoorée qui est en rhétorique et qui voudrait se faire prêtre ; je n'ai pas osé lui répondre que mes écoles absorbent toutes mes ressources, mais Mussoorée doit appartenir à la mission des Pères Capucins d'Agra, si je ne me trompe ; alors pourquoi ce jeune homme se tourne-t-il vers la mission du Thibet ? En vous disant tout cela, mon seul but est de vous montrer combien la petite mission du Thibet-Sud est parvenue à se faire connaître. Nous sommes connus, mais les ressources nous font défaut. Je me suis adressé à l'Amérique, et j'espère que Mgr Dunn pourra m'aider un peu à soutenir nos œuvres. Si j'avais des hommes et aussi des fonds, il me semble que nous pourrions faire un bien immense.

CONSÉCRATION ÉPISCOPALE DE Mgr ROUCHOUSE

Le sacre de Mgr Rouchouse, évêque d'Egée et Vicaire apostolique du Se-tchoan occidental, a eu lieu le 1er octobre 1916 à Tchen-tou. Mgr de Guébriant était le prélat consécrateur ; il était assisté de Mgr Chouvellon, Vicaire apostolique du Se-tchoan oriental, et du P. Bayon. Dans la cathédrale, heureusement très vaste, se pressaient, outre grand nombre de chrétiens, plus de 60 prêtres européens et chinois ; près de 30 religieuses Franciscaines, missionnaires de Marie, avec leurs 60 pensionnaires et leurs 600 orphelines ; 150 séminaristes ; près de 100 laïques européens et américains dont deux consuls de France, deux consuls anglais, le consul du Japon et les hautes autorités chinoises militaires et civiles. L'Inde elle-même était représentée en la personne de M. Doodha, directeur des Postes au Se-tchoan.

Un missionnaire, M. Marcel Dubois, nous a envoyé sur cette belle fête une longue relation que le peu de place dont nous disposons ne nous permet malheureusement pas d'insérer.

MORTS AU CHAMP D'HONNEUR

M. GUIRAUD

Le précédent numéro de nos *Annales*, p. 194, enregistrait avec joie la citation à l'ordre du jour de M. Guiraud ; aujourd'hui hélas ! nous avons la douleur d'annoncer la mort de notre cher confrère, tué à l'ennemi le 12 novembre 1916.

L'aumônier de son régiment, M. l'abbé Sahut, a raconté dans plusieurs lettres adressées à M. le Supérieur de notre Séminaire, les circonstances de la mort du P. Guiraud, et les regrets de tous ceux qui l'avaient connu et avaient pu apprécier ses belles qualités et ses solides vertus.

Nous nous faisons un devoir de publier la plus grande partie de ces lettres :

12 novembre 1916.

J'ai une très pénible nouvelle à vous annoncer : la mort de M. l'abbé Guiraud, professeur au Séminaire des Missions-Etrangères, infirmier au 81e.

Ce matin l'abbé Guiraud avait dit deux messes, comme il le faisait d'habitude lorsque son bataillon était en première ligne. La première messe avait été célébrée dans l'abri d'un capitaine, la seconde au poste de secours.

Au moment où il venait de manger la soupe, se présente au poste de secours un cycliste, porteur d'un pli pour la première ligne, qui demande le chemin à suivre pour s'y rendre. La route à travers des boyaux très nombreux étant des plus difficiles, M. Guiraud lui dit : « Mon cher, vous auriez beaucoup de peine à arriver sans être guidé, vous vous égareriez probablement, et comme ça tape beaucoup actuellement, vous vous feriez tuer ou blesser, je vous accompagne. »

Ils partent tous les deux, le pli est remis. Au retour, le tir ennemi est tellement violent qu'ils doivent demeurer un certain temps dans un abri. Un calme relatif s'étant produit, ils sortent de l'abri pour revenir en arrière. Au moment où ils viennent de se séparer, Guiraud rentre dans un autre abri ; il arrive à la sixième marche, lorsqu'une bombe énorme tombant sur le côté opposé du boyau éclate violemment ; l'un des éclats pénètre dans l'abri, brisant le casque de notre cher infirmier et le tuant sur le coup.

Averti du malheur qui vient de se produire, je me rends sur le lieu du sinistre où je trouve les brancardiers en larmes entourant le corps inanimé de leur cher camarade, dont ils sont unanimes à déplorer la perte et à louer les excellentes qualités.

J'ai accompagné le corps vers l'arrière où il a été déposé, en attendant la sépulture que je présiderai demain lundi à 2 h. 1/2. Le médecin-chef m'a fait connaître qu'il désirait assister aux obsèques pour donner ainsi un témoignage de sa symphathie à l'infirmier-aumônier.

Le corps sera enterré avec un cercueil. Sur sa tombe, une croix sera plantée indiquant son nom, le numéro de son régiment, la date de sa mort. Grâce à un plan du cimetière et à un numéro d'ordre, il sera possible de retrouver la tombe même dans le cas où des obus ennemis détruiraient la croix qui la surmonte.

Comme vous le savez très bien, l'abbé Guiraud retenu en captivité pendant plusieurs mois avait demandé, dès sa libération, à revenir au front. Affecté aux brancardiers de corps, il ne s'était pas trouvé assez en avant et avait réclamé une place dans les tranchées au 81e d'infanterie.

Cette place, non seulement il l'avait demandée, mais il s'était efforcé de la conserver.

Dernièrement, on avait dressé la liste de tous les réservistes de l'armée territoriale qui devaient peu à peu être évacués sur l'arrière. M. Guiraud en ayant été informé avait sollicité et obtenu de pouvoir, malgré son âge, rester dans les tranchées.

Si les embusqués de l'arrière qui prétendent qu'il n'y a pas de prêtres dans les tranchées se donnaient la peine d'y venir, ils s'apercevraient facilement que ceux qui doivent y être y sont, et qu'il y en a même qui, dispensés de s'y rendre, ont demandé et obtenu la faveur d'y aller, d'y demeurer ensuite, et même de s'y faire tuer.

Tous ceux qui ont connu M. Guiraud sont unanimes à louer sa piété, sa fidélité à tous ses devoirs, sa bonté vis-à-vis de tous ses camarades sans exception, aussi les regrets sont-ils profonds.

Dès son arrivée au régiment, il a su se faire tellement aimer que, lorsque pour mieux assurer le service religieux j'ai dû le changer de bataillon, ses camarades m'ont amèrement reproché son déplacement.

Un officier qui lui était particulièrement attaché me dit un jour : « Si vous me donnez Guiraud je cède la grotte que j'habite, et je travaillerai moi-même à la convertir en chapelle. »

Après avoir consulté Guiraud je me rendis à ses désirs ; la grotte fut cédée, et, fidèle à sa promesse, l'officier aidé de soldats volontaires travailla à l'aménagement de la nouvelle chapelle où, à quelques centaines de mètres de l'ennemi, M. Guiraud réunissait tous les soirs les soldats cantonnés à côté.

14 novembre.

Hier ont eu lieu à 2 h. 1/2 de l'après-midi les obsèques du cher abbé. Le colonel du régiment qui commande par intérim l'infanterie de la division ; le commandant qui commande par intérim le régiment ; une délégation des infirmiers, des prêtres brancardiers divisionnaires et d'autres soldats, assistaient à ses obsèques qui ont eu lieu dans le cimetière divisionnaire.

Avant de quitter la tombe j'ai pris la parole pour saluer notre cher ami.

27 novembre.

Sans m'en parler, un groupe de soldats se sont cotisés pour faire venir de l'arrière une magnifique couronne qu'ils ont obtenu la permission d'aller déposer sur la tombe du cher abbé Guiraud.

Je n'ai connu leur démarche qu'au moment où ils allaient partir pour remplir ce pieux devoir.

Ils m'ont demandé d'aller voir la couronne qui a près d'un mètre de haut et qui, étant donnés les prix élevés des objets vendus dans les villes voisines du front, doit coûter une quarantaine de francs.

M. l'abbé Sahut a également eu la bonté de nous envoyer la citation du P. Guiraud à l'ordre de l'armée telle que nous la donnons p. 209.

M. BOUCHEZ

Un de nos dévoués auxiliaires, M. Bouchez, sous-lieutenant d'infanterie, a été tué dans une attaque sur ...

Il était entré dans notre maison en 1911 et y avait exercé les fonctions de portier. Son caractère réservé et charitable, sa nature modeste et vigoureuse, sa piété forte nous faisaient présager qu'il rendrait de grands services à notre Société. Dieu en a disposé autrement. Que sa sainte volonté soit faite!

Parti en qualité de sergent au commencement de la guerre, en août 1914, M. Bouchez devint bientôt sous-lieutenant. Il fut cité en 1915 à l'ordre du Régiment[1], et en 1916 à l'ordre du jour de la Brigade[2]. Ses deux citations faisaient l'éloge de son sang-froid et de son énergie dans les situations les plus périlleuses.

M. PUYOO

Toutes les victimes de la guerre ne succombent pas sur le champ de bataille.

Vendredi 3 novembre, à 6 h. du soir, M. Benoît Puyoo, originaire du diocèse de Bayonne, missionnaire au Haut-Tonkin depuis 1907, affecté depuis peu de jours comme infirmier-interprète à l'hôpital annamite 67, au camp de Fréjus, allait, en service commandé, à bicyclette, parallèlement avec une automobile militaire. Le prêtre-soldat, se heurtant probablement à quelque obstacle dans l'obscurité, tomba de sa machine et eut la tête broyée par l'automobile. La mort fut instantanée.

Des funérailles solennelles furent faites le dimanche suivant, avec le concours de tout le clergé de la cathédrale, à cette victime du devoir, qui s'était déjà concilié l'estime de ses chefs et des soldats indigènes. Monseigneur l'Evêque honora de sa présence le service funèbre chanté par un confrère du défunt.

Au cimetière, M. Thibault, médecin-chef, prononça devant une nombreuse assistance composée d'officiers, de prêtres-soldats, d'Annamites, de notables et de dames de Fréjus, un discours remarquable par la noblesse des sentiments patriotiques et chrétiens.

M. DELMAS

Un de nos aspirants, M. Delmas, Jean-Martin, originaire du diocèse de Mende, sergent, a été tué le 25 septembre 1916 à l'attaque de C... Il a reçu quatre balles en pleine poitrine. Il était tonsuré.

En annonçant sa mort la *Croix de la Lozère* écrit : « Le sergent Delmas était un sous-officier modèle. Adoré de ses hommes pour qui il était excessivement bon, très estimé de ses chefs, il laisse dans son régiment des regrets unanimes. Blessé une première fois à Lunéville en 1914, il fut soigné à Antibes ; rappelé au dépôt, il fut nommé sergent instructeur de la classe pendant quelques mois. Le 8 décembre 1915, il quittait Digne, pour remonter au front, avec un renfort du 43e d'infanterie. » Deux de ses frères sont comme lui tombés au champ d'honneur ; un troisième est amputé du pied droit ; le quatrième est sur le front, en première ligne ; le cinquième va partir prochainement. »

[1] *Ann. M.-E.*, n° 106, nov.-déc. 1915, p. 92.

[2] *Id.*, n° 111, sept.-oct. 1916, p. 179.

DU FRONT

ORDRES DU JOUR

Ordre du jour de l'Armée.

GUIRAUD MARIUS, *soldat infirmier, classe 1896 de la 7e compagnie du 81e. Prêtre et infirmier, prisonnier rapatrié, affecté au G. B. C. a demandé malgré son âge (classe 1896) à être versé dans un régiment d'infanterie. Aimé de tous pour sa bonté et pour sa sollicitude envers les blessés, pour ses sentiments de camaraderie, de devoir et d'abnégation poussés jusqu'au sacrifice. S'est signalé partout où le régiment a donné, notamment à Verdun. A été tué le 12 novembre 1916, alors qu'il venait de s'offrir spontanément, comme agent de liaison, pour aller sous un bombardement violent, porter un ordre en première ligne* [1].

Ordre du jour du corps d'Armée.

Le général commandant le 32e C. A... *cite à l'ordre du corps d'armée le sergent* PROUVOST *du 7e génie. Excellent sous-officier, plein de courage et d'entrain. Blessé le 28 septembre 1916, a fait preuve du plus grand sang-froid en refusant de se laisser panser avant ses hommes.*

M. Prouvost est un de nos aspirants, originaire du diocèse de Lille.

Ordre du jour de la Brigade.

A la date du 3 novembre 1916, le Colonel commandant la 51e Brigade cite à l'ordre de la Brigade DERUY, *soldat brancardier du 105e régiment C. H. R. Le 6 septembre, dans un violent bombardement, s'est dépensé sans compter pour soigner les blessés. Remarquable par son mépris du danger, n'hésite pas à se porter aux endroits les plus exposés pour remplir la fonction de brancardier* (Ordre de la Brigade, n° 26).

M. Deruy, originaire du diocèse d'Arras (Pas-de-Calais), est missionnaire du diocèse d'Osaka (Japon) depuis 1909.

*
* *

FOURGS, *caporal, a fait preuve en toutes circonstances des plus belles qualités de courage et de dévouement, jointes à un absolu mépris du danger, en conduisant des équipes dans les zones les plus exposées pendant les relèves du 24 au 28 octobre 1916.*

M. Fourgs, originaire du diocèse d'Aire (Landes), est missionnaire du diocèse de Malacca depuis 1903.

[1] Nous rappelons que le P. Guiraud a publié, à son retour d'Allemagne, un petit volume extrêmement intéressant intitulé : *Prisonnier des Allemands.*

*
* *

Le colonel L... *commandant la 5e* l *rigade de chasseurs, cite à l'ordre de l'armée :* Bodin, Joseph-François, *de S. H. R*[1]., *du 62e bataillon de chasseurs, numéro matricule 6692. Motif de la citation : s'est signalé pendant les journées du 3 au 7 novembre par son courage et son grand mépris du danger, a déployé une activité remarquable auprès des blessés.* — Aux armées, le 19 novembre 1916.

M. Bodin, originaire du diocèse de Laval (Mayenne), est missionnaire de Séoul (Corée) depuis 1910.

Ordre du jour du Régiment.

François, *infirmier au poste de secours du Régiment, s'est distingué pendant les combats des 4 et 5 septembre 1916 par son abnégation et son calme courage sous un bombardement des plus violents* (28 septembre 1916).

M. François, originaire du diocèse de Chambéry (Savoie), est missionnaire du diocèse de Malacca depuis 1907.

*
* *

Bergès, Auguste-Antoine, *caporal, matricule n° 639. Détaché sur sa demande à un poste avancé du groupe des brancardiers divisionnaires. Pendant la période du 9 juillet au 3 août 1916 a constamment fait preuve, dans un travail continuel de jour et de nuit et malgré le danger incessant, du plus grand dévouement et du plus grand courage. Fortement commotionné par un obus le 17 juillet en contribuant à la relève des blessés, atteint même de surdité transitoire, a demandé à ne pas rentrer à l'ambulance, et a tenu à continuer un service où son concours a été précieux.*

M. Bergès, originaire du diocèse de Toulouse (Haute-Garonne), est missionnaire du diocèse d'Osaka (Japon) depuis 1913.

*
* *

Vandempétry, Gaston, *brancardier, au groupe de brancardiers divisionnaires. Modèle du brancardier, a donné en toutes circonstances à ses camarades l'exemple de l'entrain et du dévouement dans les combats de juillet et septembre 1916, s'est toujours offert pour prendre les postes les plus avancés. Malgré sa constitution peu robuste, a toujours rempli sans faiblir dans des circonstances très difficiles, sa tâche de brancardier.* (35e corps d'armée. Quartier Général, le 16 septembre 1916, le Directeur du Service de Santé).

M. Vandempétry, du diocèse d'Autun, est un des aspirants admis dans notre Séminaire.

*
* *

M. Nassoy, originaire du diocèse de Nancy (Meurthe-et-Moselle) et missionnaire du diocèse de Mysore depuis 1903, *a été décoré de la médaille d'honneur des épidémies.*

[1] Section hors rang.

DONS DE L'ŒUVRE APOSTOLIQUE

POUR LES VOCATIONS SACERDOTALES INDIGÈNES

Cochinchine septentrionale, Mgr ALLYS. . . .	500f »
Canton, M. FABRE.	500 »
Kouy-tcheou, M. WILLIATTE	250 »

Les *Annales de l'Œuvre Apostolique* ont publié leur Tableau de Répartition entre les différentes Missions pour les années 1915-1916. Nous sommes heureux de donner ci-dessous l'état récapitulatif des dons faits aux Missions de notre chère Société :

Boîte-chapelle	1	Dessus d'autel	2
Calices.	20	Fers à hosties	2
Ciboires	8	Découpoirs	7
Ostensoirs.	5	Lampe de sanctuaire	1
Anneau pastoral.	1	Sonnette	1
Encensoirs et navettes . . .	4	Burettes (paires)	2
Croix d'autel.	13	Missels.	2
Chandeliers	34	Bannière	1
Flambeaux	2	Tapis	1
Boîtes aux Saintes-Huiles . .	7	Chemin de Croix	1
Custodes	1	Drap mortuaire.	1
Ornements	184	Statuettes.	3
Chapes.	14	Conopées	15
Voiles huméraux	5	Antipendiums	4
Etoles	33	Fond d'autel	1
Aubes	27	Bourses	11
Surplis.	4	Canons d'autel	1
Soutanelles	8	Pavillons de ciboire	28
Cottas	26	Linge d'autel. . . .	20 paquets
Nappes d'autel	17	Objets de piété . . .	26 »
Tours d'autel.	56	Objets personnels . .	10 »

ŒUVRE DES PARTANTS

SOMMAIRE

COTISATION PERPÉTUELLE. — RECOMMANDATIONS. — NOS MORTS.

COTISATION PERPÉTUELLE

Nous avons reçu cette cotisation perpétuelle avec une très pieuse et très apostolique lettre, dont nous nous permettons pour l'édification de nos lecteurs de reproduire quelques lignes :

M. l'abbé CHAUVIÈRE . . . . 200f »

« C'est aujourd'hui le 25e anniversaire de mon ordination sacerdotale ; aussi ne crois-je pouvoir mieux faire pour remercier Notre-Seigneur, sinon de vous adresser cette souscription perpétuelle pour aider à la diffusion de l'Evangile chez les païens ».

RECOMMANDATIONS

Nous recommandons aux prières de nos Associés : la France, le Souverain Pontife, la Société des Missions-Etrangères, nos Missionnaires, nos Séminaristes-soldats, de nombreux réfugiés français et belges.

Une communauté religieuse. — Plusieurs associées. — De nombreux soldats. — Six malades. — Plusieurs intentions particulières, — Cinq conversions. — Plusieurs familles dans la peine. — Une Associée et toute sa famille. — Plusieurs conversions — Une Zélatrice et ses enfants.

NOS MORTS

MISSIONNAIRES

MM. Guiraud, directeur au Séminaire des Missions-Etrangères, tué à l'ennemi.
Puyoo, missionnaire au Haut-Tonkin, tué à l'ennemi.
Jung, missionnaire au Siam.
d'Hondt, provicaire apostolique au Siam.
Sadoux, missionnaire en Birmanie méridionale.

AUXILIAIRES

MM. Bouchez, tué à l'ennemi.
Pigot, mort au Séminaire des Missions-Etrangères.

ASPIRANT

M. Delmas, Jean-Martin, tué à l'ennemi.

ASSOCIÉS

MESSE POUR LES DÉFUNTS

Le troisième vendredi de chaque mois, une messe est célébrée par le Directeur de l'Œuvre des Partants, pour tous les défunts dont on nous aura fait connaître le décès.

M. Hérard-Duport.
Mlle Vacquelin.
Mme de Bobet.
Mme G. Espivent de la Villeboisnet.
Mlle E. Dumouchel, qui depuis 30 ans travaillait avec grand dévouement pour notre Œuvre.
M. Lequai-Pourchelle, (avec 30 fr.)
Mme Jameau.
Sr Marie Gonzague de Jésus, carmélite, associée perpétuelle.
Ctesse d'Amphernet.
M. l'abbé Leroy, mort au champ d'honneur.
Mme Laouënan, parente de Mgr Laouënan, mort archevêque de Pondichéry.
M. l'abbé Hérembourg.

Cantiques de la Jeunesse

augmentés d'un Choix de Motets

a l'usage des PAROISSES et des MAISONS D'EDUCATION

par l'abbé E. DUBOIS, curé de St-Benoît-Labre
Lille (Nord)

Un volume in-16 de 386 pages, paroles et musique

64e édition (considéralement augmentée) : **1 fr. 50**, relié, tranche rouge

Ce Recueil, honoré de la Bénédiction apostolique de Notre Saint-Père le Pape et de très nombreuses approbations épiscopales, contient près de 300 Cantiques et plus de 100 Motets ; il est devenu classique dans beaucoup de diocèses.

C'est le Recueil le plus pratique, écrit la Croix de Paris.

Connaître un tel Recueil, c'est l'adopter, dit l'excellent Ami du Clergé (22 nov. 1900).

Par suite d'une convention avec l'éditeur (Société Saint-Augustin à Lille), les Cantiques de la Jeunesse seront laissés à **1 fr. 15** l'exemplaire, franco, belle reliure, tranche rouge, pour toutes les commandes qui seront adressées directement à l'auteur.

ACCOMPAGNEMENTS DES CANTIQUES DE LA JEUNESSE

Un vol. in-4° de 386 pages relié. Prix **15 francs**

MANUEL PAROISSIAL

renfermant le PAROISSIEN et les CANTIQUES DE LA JEUNESSE

NON NOTÉS, *sous les mêmes numéros et avec les mêmes textes.*

1 volume in-32 de 384 pages.

Prix net : dos toile, plats papier cuir, tranche rouge ordinaire, 60 centimes ; le cent, 45 francs. — Cuir anglais (indiquer la couleur désirée), tranche dorée, 1 fr. 20 ; le cent, 100 francs.

DU MÊME AUTEUR :

PAROISSIEN DE LA JEUNESSE, augmenté des Evangiles et de soixante cantiques. 1 volume in-32 de 192 pages. — Nouvelle édition, 1.100e mille.

Prix net : dos toile, plats papier cuir, tranche rouge ordinaire, le cent, **18 fr.** — Pleine toile, tranche rouge, très soignée, le cent, **23 fr.** — Pleine toile, tranche dorée, très soignée, le cent, **35 fr.** — *SUPPLÉMENT* renfermant les *Messes notées en plain-chant ou en musique : 0,07 en plus.*

LES PLUS BELLES PRIÈRES DE LA JEUNESSE. 1 volume in-32 de 544 pages. Pour *Première Communion* et pour *Récompenses.*

Prix net : dos toile, plats papier cuir, tranche rouge ordinaire, le cent, **45 fr.** — Pleine toile, tranche rouge, le cent, **60 fr.** — Pleine toile, tranche dorée, le cent, **75 fr.** — Cuir anglais (indiquer la couleur désirée), tranche dorée, le cent, **100 fr.**

CATÉCHISME DE CONFIRMATION *avec les Prières et Cérémonies en latin et en français, et des Cantiques analogues à la circonstance.*

Brochures de 24 pages, 6 fr. le cent. — Près de 10.000 exemplaires sont demandés chaque année dans le seul diocèse de Cambrai. (Un exemplaire *gratuit* sur demande).

Le port est toujours en sus. - Indiquer la gare.

ORNEMENTS D'ÉGLISE

P. BRUNET

13, Rue de Grenelle-Saint-Germain, PARIS



MOBILIER D'ÉGLISE

Calices, Ciboires, Ostensoirs, Burettes

SERVICES D'ÉVÊQUE

Chandeliers, Croix, Lampes, [illegible], Candélabres, Bras, Reliquaires, Expositions, Thabors, Canons

APPAREILS A GAZ

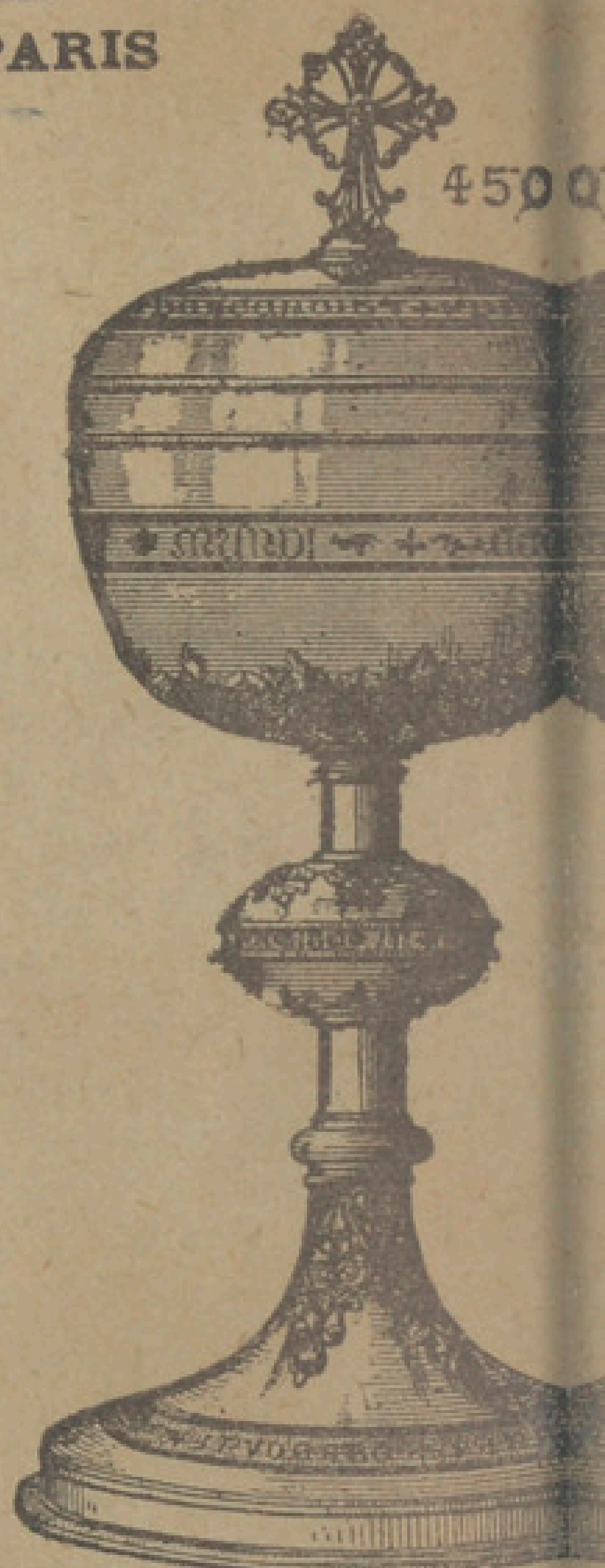
AUTELS EN BOIS, AUTELS EN MARBRE, ET BRONZE DORÉ

Chaires à prêcher, Confessionnaux
Appuis de communion

C[illegible]UBLES, [illegible]HAPES, BANNIÈRES, DAIS

Aubes et Lingerie d'église

[illegible]NVOI FRANCO DES ALBUMS SUR DEMANDE



MÉDICAMENTS EN GROS

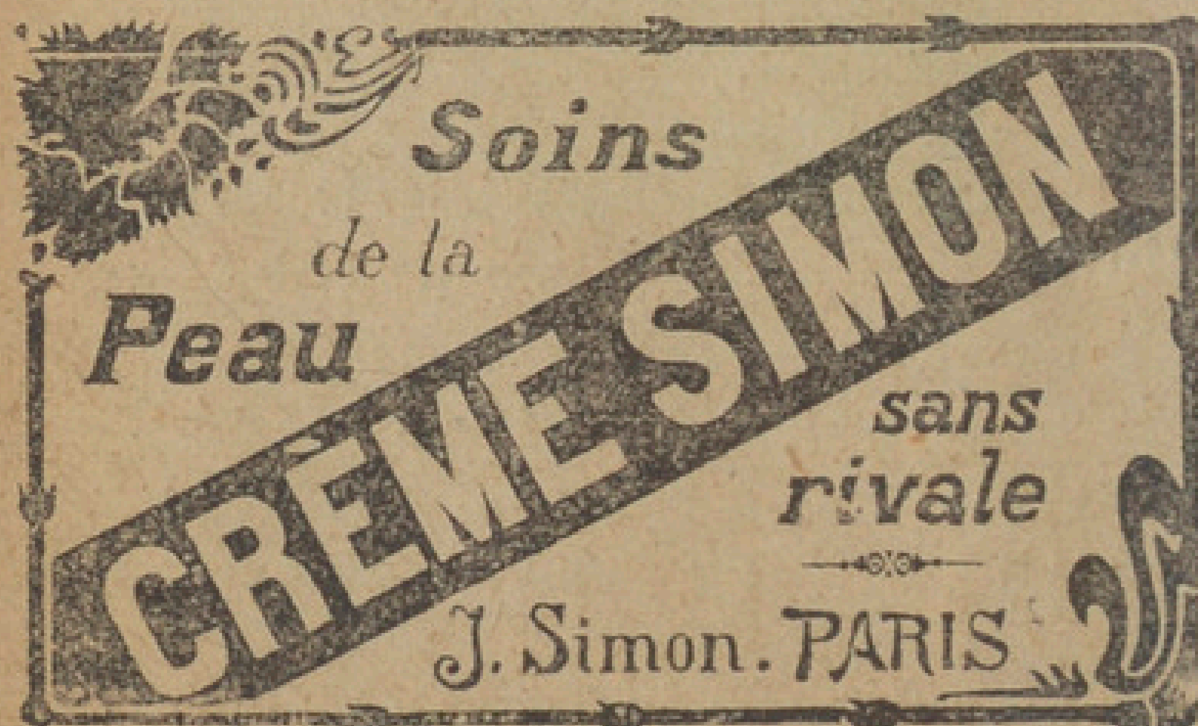
ANDRÉ & LIEUTIER à Marseille

Fournisseurs des Hôpitaux, Universités, Missions, Collèges, Usines, etc.

ASTHME

Bronchite Chronique EMPHYSÈME et toutes les OPPRESSIONS

Guérison par POUDRE et CIGARETTES ESCOUFLAIRE
CH. ESCOUFLAIRE, Agent Général à BAISIEUX (Nord) envoie GRATIS et FRANCO une BOITE d'ESSAI avec NOMBREUX CERTIFICATS de GUERISONS.



Faites vendre avantageusement vos tim[illegible] poste au profit de

Vos BONNES ŒUVRE[illegible]

Th. Louis RENAUT à Gagny (S.-&-O.) - Hautes [illegible]

RELIGIEUSE des Hôpitaux envoie gratis[illegible] cret la méthode pour guéri[illegible] calement **par les plantes,** tous les vi[illegible] sang, les maladies de peau ; dartres, é[illegible] boutons, démangeaisons, glandes, hémo[illegible] et goître, la constipation, les maladies d'es[illegible] des yeux, de poitrine, bronchite chr[illegible] asthme, catarrhe, les maladies des reins. — [illegible] avoir essayé en vain tous les remèdes pré[illegible] cette méthode nouvelle, simple et sûre, [illegible] toutes les maladies chroniques et rebell[illegible] guérie. — Ecrire ; **Sœur N. Bonnefo[illegible]** rue Carnot, **Avignon** (Vaucluse).

LE VIN est CHER ! BUVEZ l'ANTÉS[illegible]

Le flacon pour 20 litres, 0,60 dans les Epiceries et Pha[illegible]
Éch. 1 fr. franco. N. PERROT, Voiron (Isè[illegible]